CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES SAVANS (1).

(Premier article.)

En étudiant dans son ensemble le phénomène du développement de l'esprit humain, soit par la méthode rationnelle, soit par la méthode empirique, on découvre, à travers toutes les irrégularités apparentes, une grande loi fondamentale à laquelle sa marche est nécessairement et invariablement assujétie. Cette loi consiste en ce que le système intellectuel de l'homme, considéré dans toutes ses parties, a dû prendre successivement trois caractères distincts, le caractère théologique, le caractère métaphysique, et enfin le caractère positif, ou physique. Ainsi, l'homme a commencé par concevoir les phénomènes de tout genre comme dus à l'influence directe et continue d'agens surnaturels; il les a ensuite considérés comme produits par diverses forces abstraites inhérentes aux corps, mais distinctes et hétérogènes; enfin, il s'est

(1) Les principes exposés dans ces *Considérations*, sont traités d'une manière plus complète, avec leurs conséquences les plus importantes, dans un ouvrage du même auteur, intitulé *Système de politique positive*. La première partie de cet ouvrage, qui contient les idées fondamentales, a été imprimée en mai 1822 et réimprimée en avril 1824, pour être communiquée à presque tous les savans et publicistes européens : elle ne sera définitivement publiée qu'avec la seconde partie, que l'auteur est sur le point de terminer.

borné à les envisager comme assujétis à un certain nombre de lois naturelles invariables, qui ne sont autre chose que l'expression générale des relations observées dans leur développement.

Tous ceux qui connaissent suffisamment l'état de l'esprit humain aux différentes époques de la civilisation, vérifieront aisément l'exactitude de ce fait général. Une observation très-simple peut mettre sur la voie de cette confirmation, maintenant que cette révolution est achevée pour la majeure partie de nos idées. L'éducation de l'individu, en tant qu'elle est spontanée, présente nécessairement les mêmes crises principales que celle de l'espèce, et réciproquement. Or, aujourd'hui, tout homme au niveau de son siècle constatera facilement sur lui-même qu'il a été, naturellement, théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse, et physicien dans sa virilité. L'histoire des sciences prouve directement qu'il en a été de même de l'ensemble du genre humain. Mais, de plus, il est possible d'expliquer pourquoi la formation des idées humaines a dû suivre nécessairement une telle marche. Cette démonstration est l'objet spécial de ce premier article.

Pour l'entendre d'une manière nette et complète, il faut envisager cette loi, comme tous les autres faits sociaux, sous un double point de vue : sous le point de vue physique de sa nécessité, c'est-à-dire, comme dérivant des lois naturelles de l'organisation humaine; et sous le point de vue moral de son indispensabilité, c'est-à-dire, comme étant le seul mode convenable au développement de l'esprit humain.

Sous le premier rapport, la loi est facile à concevoir. Un penchant naturel et irrésistible porte le genre hu-

main à être théologien avant que de devenir physicien. L'action personnelle de l'homme sur les autres êtres est la seule dont il comprenne le mode, par le sentiment qu'il en a. Il est donc conduit à se représenter d'une manière analogue la réaction que les corps extérieurs exercent sur lui, ainsi que l'action qu'ils exercent entre eux, et dont il ne peut voir directement que les résultats. Du moins, est-ce ainsi qu'il doit les concevoir tant que les progrès de l'observation n'ont pas encore fait reconnaître des différences très-frappantes entre la marche de ces phénomènes et celle des siens. Si, plus tard, il change ses conceptions à ce sujet, c'est uniquement parce que, désabusé par l'expérience et la réflexion de ses illusions primitives, il renonce absolument à pénétrer le mystère du mode de production des phénomènes, dont sa nature lui interdit à jamais toute connaissance, pour se réduire à en observer les lois effectives. Car si, même aujourd'hui, avec toutes les notions positives que nous avons acquises, nous voulions tenter de concevoir, pour le plus simple phénomène, par quelle puissance le fait que nous appelons *cause* engendre celui que nous appelons *effet*, nous serions inévitablement entraînés à réaliser des images semblables à celles qui ont servi de bases aux premières théories humaines, comme Barthez l'a très-judicieusement remarqué, en étendant une idée de Hume.

L'homme commence donc, nécessairement, par voir tous les corps qui fixent son attention comme autant d'êtres vivans, d'une vie analogue à la sienne, mais, en général, supérieure à cause de l'action plus puissante de la plupart d'entr'eux. Ensuite, le développement de ses observations lui fait convertir cette première hypothèse

en celle, plus durable, d'une nature morte dirigée par un nombre plus ou moins grand d'agens surhumains invisibles, distincts et indépendans les uns des autres, et dont le caractère et l'autorité correspondent à l'espèce et à l'étendue des phénomènes attribués à leur influence. Cette théorie, qui d'abord ne s'appliquait qu'aux phénomènes des corps extérieurs, s'étend, plus tard, même à ceux de l'homme et de la société, lorsque la contemplation humaine se reporte sur eux. C'est alors que la philosophie théologique commence à prendre une véritable consistance, et à influer puissamment sur les progrès de l'esprit humain.

Mais le perfectionnement inévitable et continu des connaissances naturelles ne tarde pas à modifier ce système, et finit par le détruire.

A proprement parler, l'homme n'a jamais été complètement théologien. Il y a toujours eu quelques phénomènes assez simples et assez réguliers pour qu'il ne les regardât, même dès l'origine, que comme soumis à des lois naturelles, ainsi qu'Adam Smith l'a très-bien expliqué (1). Seulement, ces phénomènes n'étaient d'abord ni les plus nombreux ni les plus importans, à beaucoup près. Quant aux autres, on peut dire que l'homme n'a eu recours aux explications théologiques qu'aussi long-temps que les conceptions physiques n'ont pas été possibles;

---

(1) Voyez dans ses *OEuvres posthumes*, l'*Essai philosophique sur l'Histoire de l'astronomie*. Cet ouvrage, trop peu connu sur le continent, et généralement mal apprécié, a un caractère plus positif que les autres productions de la philosophie écossaise, si l'on en excepte celle de Hume. Très-remarquable pour son temps, il pourrait être médité avec beaucoup de fruit, même aujourd'hui.

car, lorsqu'elles le sont devenues, il s'y est attaché exclusivement.

La première influence des progrès de l'observation a été de porter l'esprit humain à réduire continuellement le nombre des agens surnaturels, en attribuant à un seu les fonctions qui, primitivement, en exigeaient plusieurs, à mesure que les relations des phénomènes ont acquis plus de généralité. Cet effet, poussé à son dernier degré, a fini par simplifier le système théologique au point de le ramener à l'unité.

Dès cette époque, l'action continue du même principe qui avait d'abord conduit l'esprit humain du fétichisme au polythéisme, et ensuite du polythéisme au théisme, l'a porté à resserrer l'intervention directe de la grande cause surnaturelle entre des limites de plus en plus étroites, en la réservant toujours pour la direction des phénomènes dont les lois positives étaient inconnues. Pour les autres, la découverte de leurs lois permettant de les prévoir avec plus de précision, et par suite d'agir sur eux avec plus d'efficacité que les théories théologiques spéciales, l'homme a cessé de plus en plus d'employer celles-ci dans ses spéculations habituelles, et s'est servi toujours davantage de celles qui satisfaisaient le mieux à ses deux grands besoins de prévoyance et d'action. Enfin, lorsque les conceptions naturelles ont acquis une étendue et une généralité suffisantes (c'est-à-dire, de nos jours), lorsqu'elles ont embrassé par quelques points principaux tous les ordres de recherches réellement accessibles à nos moyens, l'esprit humain, étendant par analogie à tous les phénomènes, même inconnus, ce qui n'était vérifié que pour un certain nombre, les a tous considérés comme soumis à des lois physiques inva-

riables, dont la découverte, de plus en plus précise, est désormais le seul but raisonnable de nos travaux spéculatifs. Alors, la méthode théologique, qui jusque-là n'avait pas entièrement cessé d'être en usage, a été regardée comme ne pouvant plus être employée dans nos recherches, et la méthode positive a commencé à diriger tout à fait exclusivement l'activité de notre intelligence.

Après avoir conçu cette grande révolution comme un fait inévitable, il faut expliquer pourquoi une telle marche a été indispensable au développement de la raison humaine. La philosophie positive a obtenu aujourd'hui un tel ascendant sur les esprits, qu'on a peine à concevoir, pour aucune époque, l'utilité, et, à plus forte raison, la nécessité de la philosophie théologique et de la philosophie métaphysique, comme moyens de recherches. Elles sont presque universellement regardées, surtout la première, comme des aberrations de l'esprit humain, même par ceux en très-petit nombre, qui conçoivent ces aberrations comme ayant été inévitables. Il est donc nécessaire de rectifier les idées sur ce point essentiel, sans l'éclaircissement duquel on ne pourrait comprendre la loi de la succession des trois philosophies que d'une manière très-imparfaite, qui limiterait singulièrement l'étendue et la valeur de ses applications. Il importe sans doute de constater que l'esprit humain n'a pas été jusqu'à nos jours en état de démence, et qu'il a constamment employé, à chaque époque, la méthode qui pouvait être la plus favorable à ses progrès, du moins en embrassant l'ensemble de sa marche.

Il est certainement incontestable aujourd'hui que l'observation des faits est la seule base solide des connaissances humaines. On peut même dire strictement, en

prenant ce principe dans sa plus grande rigueur, que toute proposition qui n'est pas réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier, ou général, ne saurait avoir aucun sens réel et intelligible. Mais il n'est pas moins certain que le développement de la capacité d'imagination doit précéder celui de la capacité d'observation. Les mêmes causes qui déterminent cet ordre dans l'éducation individuelle, le rendent bien plus indispensable encore dans celle de l'espèce.

La méthode positive est la plus sûre dans sa marche, et même la seule sûre; mais elle est en même temps la plus lente, et, par cette raison, nullement convenable à l'enfance de l'esprit humain. Si cet inconvénient a pu être sensible, même quand notre intelligence était depuis long-temps en pleine activité, qu'on juge de ce qu'il eût été à l'époque de nos premiers efforts. La simple possibilité d'une telle méthode suppose préalablement une suite d'observations, d'autant plus longue que les premières lois naturelles sont toujours celles dont la découverte exige le plus de temps. Or, d'un autre côté, l'empirisme absolu est impossible, quoiqu'on en ait dit. L'homme est incapable par sa nature, non-seulement de combiner des faits et d'en déduire quelques conséquences, mais simplement même de les observer avec attention, et de les retenir avec sûreté, s'il ne les rattache immédiatement à quelque explication. En un mot, il ne peut pas plus y avoir d'observations suivies sans une théorie quelconque, que de théorie positive sans observations suivies. Il est donc évident que les facultés humaines seraient nécessairement restées dans un engourdissemen indéfini, s'il eût fallu attendre pour raisonner sur les phénomènes que leur liaison et leur mode d'exploration ressortissent de leur observation même. Ainsi, les pre-

miers progrès de l'esprit humain n'ont pu être produits que par la méthode théologique, la seule dont le développement puisse être spontané. Elle seule avait l'importante propriété de nous offrir, dès l'origine, une théorie provisoire, vague et arbitraire, il est vrai, mais directe et facile, qui a groupé immédiatement les premiers faits, et à l'aide de laquelle nous avons pu, en cultivant notre capacité d'observation, préparer l'époque d'une philosophie toute positive.

S'il était possible d'entrer ici dans quelques détails sur ce grand sujet, on verrait clairement que non-seulement la philosophie théologique, prise dans son ensemble, a été indispensable pour préparer le développement de la méthode positive; mais aussi que les différens perfectionnemens qu'elle a éprouvés, et qui ont d'ailleurs été produits par les progrès de l'observation, ont, par une réaction nécessaire, puissamment contribué à les accélérer. Pour ne citer que le fait de ce genre le plus remarquable, il est évident que sans le passage du polythéisme au théisme, les théories naturelles n'auraient jamais pu prendre aucune véritable extension. Cette admirable simplification de la philosophie théologique, réduisit, dans chaque cas particulier, l'action de la grande puissance surnaturelle à une certaine direction générale, dont le caractère est nécessairement vague. Par là, l'esprit humain fut pleinement autorisé et même fortement engagé à étudier, comme modes d'action de cette puissance, les lois physiques de chaque phénomène. Avant cette époque, au contraire, l'intelligence qui tendait à des recherches positives, rencontrant, pour tous les phénomènes, même les plus simples, autant d'explications théologiques spéciales et très-détaillées, tout physicien était inévitablement un impie.

La nécessité de la marche que nous examinons devient encore plus sensible, si l'on considère qu'en même temps que la philosophie théologique était la seule primitivement possible, elle était aussi la seule appropriée à la nature des recherches qui ont dû occuper d'abord l'esprit humain.

C'est uniquement par une expérience fondée sur l'exercice même de ses facultés, que l'homme a pu parvenir à connaître leur véritable portée. A l'origine, on le trouve constamment enclin à se l'exagérer. Ce penchant est alors singulièrement fortifié par l'ignorance des lois naturelles, qui le lie à l'espoir d'exercer sur l'extérieur une action pour ainsi dire arbitraire. Dans cet état de l'intelligence, les recherches sur la nature intime des êtres, sur l'origine et la fin de l'univers et de tous ses phénomènes, paraissent seules dignes d'occuper fortement l'esprit humain. Effectivement, elles seules en sont susceptibles. On est d'abord étonné de trouver une telle témérité unie à une aussi profonde ignorance. Mais en y réfléchissant, on reconnaît qu'il est impossible de concevoir aucun motif assez énergique pour entraîner et pour soutenir l'intelligence humaine, à sa première époque, dans des recherches purement théoriques, sans l'attrait puissant que lui inspirent, surtout alors, ces immenses questions, dans lesquelles sont comprises pour elle toutes les autres, et même sans les espérances chimériques de puissance indéfinie qui s'y trouvent liées. Képler a vivement senti cette nécessité pour l'Astrologie relativement à l'Astronomie; et Berthollet a fait la même remarque pour l'Alchimie, relativement à la Chimie. Mais, quoi qu'il en soit de cette explication, le fait lui-même, qui est incontestable, suffit pour montrer clairement à quel

point la philosophie théologique est seule adaptée à l'état primitif de l'esprit humain. Car le premier caractère de la philosophie positive, est, précisément, de regarder comme nécessairement insolubles pour l'homme toutes ces grandes questions. En interdisant à notre intelligence toute recherche sur les causes premières et finales des phénomènes, elle circonscrit le champ de ses travaux dans la découverte de leurs relations actuelles. Il est donc sensible que quand même le choix eût été possible, à l'origine, entre les deux méthodes, l'esprit humain n'eût pas hésité à rejeter avec dédain, celle qui, par l'humilité de ses promesses, comme par la lenteur de ses procédés, répond si mal à l'étendue et à la vivacité de nos besoins intellectuels primitifs.

Les réflexions précédentes prouvent donc que, à ne considérer que les conditions philosophiques du développement de l'esprit humain, il a dû nécessairement employer long-temps la méthode théologique, avant de se diriger par la méthode positive. Mais cette obligation devient encore plus frappante, si l'on tient compte aussi des conditions politiques, non moins indispensables que les premières à l'éducation intellectuelle de l'espèce humaine.

Ce n'est que par une abstraction, d'ailleurs nécessaire, qu'on peut étudier le développement spirituel de l'homme, séparément de son développement temporel, ou, celui de l'esprit humain sans celui de la société; car ces deux développemens, bien que distincts entre eux, ne sont pas indépendans; ils exercent au contraire, l'un sur l'autre, une influence continue, indispensable à tous deux.

Il ne suffit pas de sentir, d'une manière *générale*, que

la culture de notre intelligence n'est possible que dans la société, et par la société. Il faut de plus reconnaître que la nature et l'étendue des relations sociales déterminent, à chaque époque, le caractère et la vitesse de nos progrès spirituels, et *réciproquement*. Chacun sait aujourd'hui, par exemple, qu'il est impossible de concevoir dans l'esprit humain aucun progrès réel et durable, dans cet état de la société où chaque individu est constamment obligé de pourvoir par lui-même à sa subsistance. Car la division entre la théorie et la pratique, cause générale de notre perfectionnement, ne saurait exister alors à aucun degré. Mais, chez les peuples pasteurs, et même chez les peuples agriculteurs, dont le *mode* d'existence a cependant fait disparaître ce premier obstacle, cette condition fondamentale est souvent fort loin d'être remplie. Il faut, en outre, que l'organisation sociale soit assez avancée pour permettre l'établissement régulier d'une classe d'hommes qui, dispensés des soins de la production matérielle et de ceux de la guerre, puissent se livrer, d'une manière suivie, à la contemplation de la nature. En un mot, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres non moins importans, la formation des connaissances humaines suppose, préalablement, un état social déjà très-compliqué. Or, d'un autre côté, aucune société réelle et compacte ne peut se former et se maintenir, sans l'influence d'un système d'idées quelconque, capable de surmonter l'opposition des tendances individuelles, si prononcée à l'origine, et de les faire concourir à un ordre constant. Cette fonction capitale ne pouvait donc être remplie que par une théorie philosophique, qui fût dispensée, par sa nature, de cette lente élaboration préliminaire, nécessaire au

développement des connaissances réelles, et qui exige la durée prolongée d'un ordre politique régulier et complet. Tel est l'admirable caractère de la philosophie théologique, exclusivement à toute autre. C'est à elle qu'est dû, par la force des choses, l'établissement primitif de toute organisation sociale. Sans la puissante et heureuse influence qu'elle seule peut exercer sur les esprits dans l'enfance des peuples, on ne saurait concevoir aucune classification permanente, capable de comporter et de seconder, jusqu'à un certain point, l'essor des facultés humaines. Sous le rapport qui nous occupe ici, quel autre ascendant que celui des doctrines théologiques, aurait pu, au milieu d'une population de guerriers et d'esclaves, permettre et maintenir l'existence d'une corporation uniquement occupée de travaux intellectuels, et à plus forte raison, lui assurer la prépondérance, indispensable à ses premières opérations, comme à la stabilité de la société?

Ainsi, en ayant égard aux conditions, soit morales, soit politiques, du développement de l'esprit humain, on trouve qu'il a dû nécessairement commencer par la philosophie théologique, avant de parvenir à la philosophie positive. Il est aisé de constater avec la même certitude, qu'il n'a pu passer de l'une à l'autre, qu'en employant la philosophie métaphysique.

Les conceptions théologiques et les conceptions positives ont un caractère trop différent, trop opposé même, pour que notre esprit, qui ne marche que par des degrés presqu'insensibles, puisse passer sans intermédiaires des unes aux autres. Ces intermédiaires indispensables, ont été et ont dû être les conceptions métaphysiques, qui, tenant à la fois de la théologie et de la

physique, ou plutôt n'étant que la première modifiée par la seconde, sont, par leur nature, éminemment propres à cette opération, dans laquelle consiste toute leur utilité.

La philosophie théologique, se plaçant directement à la source première de tous les phénomènes, s'occupe essentiellement d'en dévoiler les causes génératrices, tandis que la philosophie positive, écartant toute recherche de la *cause*, qu'elle proclame inaccessible à l'esprit humain, s'attache uniquement à découvrir la *loi*, c'est-à-dire les rapports constans de similitude et de succession que les faits ont entre eux. Entre ces deux points de vue, s'interpose naturellement le point de vue métaphysique, qui considère chaque phénomène comme produit par une force abstraite qui lui est propre. Cette méthode est précieuse par la facilité qu'elle donne de raisonner sur les phénomènes, sans envisager directement les causes surnaturelles, que l'esprit humain a pu ainsi éliminer peu à peu de ses combinaisons.

C'est effectivement par un tel procédé que ce changement s'est opéré, dans toutes les directions intellectuelles. Quand les progrès de l'observation ont conduit l'homme à généraliser et à simplifier ses conceptions théologiques, il a remplacé, dans chaque phénomène particulier, l'agent surnaturel primitif, par une entité correspondante, à la considération de laquelle il s'est dès lors exclusivement attaché. Ces entités étaient d'abord des espèces d'émanations de la puissance suprême. Mais, grâce à l'indétermination de leur caractère, elles ont fini par se spiritualiser au point de n'être plus regardées que comme les noms abstraits des phénomènes, à

mesure que l'accroissement des connaissances naturelles a fait sentir le vide de ce genre d'explications, et a permis, en même temps, de lui en substituer un autre. C'est ainsi que la métaphysique a été un moyen de transition, à la fois naturel et indispensable, de la théologie à la physique. Son triomphe est, d'une part, le signe infaillible, et, d'une autre part, la cause directe de la décadence de la première et de l'élévation de la seconde.

Si les diverses considérations précédentes prouvent clairement que les théories théologiques et métaphysiques ont été, pour l'esprit humain, un préliminaire indispensable, elles montrent, avec la même évidence, que ces doctrines n'ont pu avoir aucune autre destination naturelle, puisque leur développement n'a jamais été qu'une tendance continue et progressive vers des théories positives. Par cela même qu'elles ont été propres à diriger l'enfance de la raison humaine, elles sont nécessairement impuissantes à lui servir de guides, lorsqu'elle a atteint sa maturité. Quand une fois l'esprit humain a réellement abandonné une théorie, il n'y revient jamais. La vigueur et l'influence d'une méthode se mesurent par le nombre et l'importance de ses applications : celles qui ne produisent plus rien cessent bientôt absolument d'être employées. Or, comme depuis deux siècles au moins, les méthodes théologiques et métaphysiques, qui avaient présidé aux premiers essais de notre intelligence, sont devenues entièrement stériles ; comme les découvertes les plus étendues et les plus importantes, celles qui honorent le plus l'esprit humain, ont été, depuis cette époque, uniquement dues à l'emploi de la méthode positive, il est évident, par ce fait seul, que c'est à celle-

ci qu'appartiendra désormais la direction exclusive de la pensée humaine (1).

Sans méconnaître les importans et innombrables services de tout genre rendus précédemment par la théologie et la métaphysique, on ne peut se dissimuler que notre esprit n'est pas destiné à composer indéfiniment des théogonies, ni à se contenter toujours de logomachies. La connaissance la plus exacte et la plus complète possible des lois de la nature, et par suite la recherche de l'action que l'espèce humaine est appelée à exercer sur le monde extérieur, tels sont les véritables et constans objets des efforts du génie humain, lorsque son éducation préliminaire est terminée. La philosophie positive est donc l'état définitif de l'homme, et ne doit cesser qu'avec l'activité de notre intelligence. L'attrait qu'elle nous inspire, sa parfaite convenance avec la nature de nos besoins spirituels, sont tels qu'aussitôt qu'elle commence à se former par la découverte de quelques grandes lois, les esprits les plus distingués renoncent avec une singulière facilité, sur les points correspondans, aux espérances si séduisantes de science sublime et absolue, que leur donnaient la théologie et la métaphysique, pour rechercher avec ardeur la pure satisfaction intellectuelle attachée aux connaissances réelles et précises. Ce n'est pas aujourd'hui sans doute qu'il est nécessaire d'insister beaucoup pour constater une tendance qui se manifeste à chaque instant et de mille manières, même dans les

(1) A la fin du XVIe siècle, Bacon comparait déjà les idées théologiques à des vierges consacrées au Seigneur, qui sont devenues stériles. De nos jours il eût certainement étendu sa comparaison aux idées métaphysiques, dont la stérilité n'est pas moins manifeste.

intelligences les moins avancées. Partout où les conceptions positives ont pu être mises en concurrence avec les conceptions mystiques et vagues, le dégoût pour celles-ci n'a pas tardé à se faire sentir (1).

Il résulte donc de toutes les considérations indiquées dans cet article, la démonstration, à la fois théorique et expérimentale du fait général énoncé d'abord : l'esprit humain, par sa nature, passe successivement, dans toutes les directions où il s'exerce, par trois états théoriques différens : l'état théologique, l'état métaphysique, et l'état positif. Le premier est provisoire, le second transitoire, et le troisième définitif.

Cette loi fondamentale doit être aujourd'hui, à nos yeux, le point de départ de toute recherche philosophique sur l'homme et sur la société.

Puisque les doctrines théologiques et métaphysiques conservent encore quelque activité, ou du moins une assez grande influence, il est évident que cette importante révolution n'est pas terminée. A quel point en est-

(1) Le langage, qui, examiné historiquement, présente un tableau fidèle des révolutions de l'esprit humain, nous offre de celle-ci un témoignage très-sensible. Le mot *sciences*, qui d'abord n'avait été appliqué qu'aux spéculations théologiques et métaphysiques, et, plus tard, aux recherches de pure érudition qu'elles ont engendrées, ne désigne plus aujourd'hui, quand il est isolé, même dans l'acception vulgaire, que les connaissances positives. Lorsqu'on veut tenter de lui donner une autre signification, on est obligé, pour se faire entendre, de recourir à des périphrases dont l'emploi montre bien que, aux yeux du public actuel, c'est en cela seul que consiste le véritable *savoir*.

elle? que reste-t-il à faire pour l'accomplir? Voilà maintenant ce que nous devons exposer.

Auguste Comte.

(La suite au prochain numéro.)

CONSIDÉRATIONS

SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE EN ÉGYPTE.

Depuis l'expédition des Français en Égypte, cette contrée fertile a subi une véritable révolution. L'industrie, les sciences et les arts y ont laissé des traces vivantes de leur passage. Nous avions semé pour la civilisation, mais la barbarie a fait la récolte. Un nouvel empire a succédé à notre domination éphémère, et les arts bienfaisans qui devaient régénérer la terre de Sésostris sont devenus la fortune d'un pacha. Riche des biens de ses sujets dont il s'est violemment adjugé le monopole, c'est lui qui vend maintenant à l'Europe toutes les productions de l'Égypte; son avarice et son égoïsme travaillent presque autant qu'un peuple libre, et c'est ce phénomène que je me propose de signaler aux lecteurs dans l'exposé qui va suivre.

Tout le monde connaît la situation, l'histoire et l'importance de l'Égypte. On sait que cette province peut être considérée comme une vallée de deux cents lieues de longueur sur cinq lieues de large, et qu'elle doit sa fertilité au phénomène annuel du débordement du Nil

voudra suivre de l'œil, une fois dans sa vie, le chemin que parcourt un quintal de coton, apporté d'Amérique en ballot, et renvoyé dans l'Inde en toile peinte? Quel capitaliste osera méconnaître désormais la puissance de l'esprit d'association? C'est pour en développer les avantages que *le Producteur* a été conçu : il est le héraut de la science économique, il la continue, il en proclame régulièrement les victoires sur la routine; il tend à dégoûter les âmes bien faites de la passion, trop commune encore, des sinécures de toute espèce; il ouvre le champ de la gloire industrielle, toute fertile, toute pacifique, à ceux qui sont las de la guerre de parti, et qui ne veulent plus de la guerre étrangère. Il croit avoir deviné l'opinion de la France ; il espère y répondre.

ADOLPHE BLANQUI.

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES SAVANS (1).

(Deuxième article.)

Les diverses considérations présentées dans le premier article, établissent la démonstration, à la fois théorique et expérimentale, de ce fait général : l'esprit humain, par sa nature, passe successivement, dans toutes les directions où il s'exerce, par trois états théoriques différens, l'état théologique, l'état métaphysique et

(1) Voyez le septième n° du *Producteur*. Nous rappelons ici la conclusion de l'article précédent, afin de remettre clairement sous les yeux du lecteur le véritable état de la question.

l'état positif. Le premier est provisoire, le second transitoire, et le troisième définitif.

Cette loi fondamentale doit être, aujourd'hui, à nos yeux, le point de départ de toute recherche philosophique sur l'homme et sur la société.

Puisque les doctrines théologiques et métaphysiques conservent encore quelqu'activité, ou, du moins, une certaine influence, il est évident que cette importante révolution n'est pas terminée. A quel point en est-elle? Que reste-t-il à faire pour l'accomplir? Voilà ce que nous devons maintenant exposer.

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer par quel enchaînement de travaux ce grand changement a été produit. Il suffit de noter en fait, pour fixer les idées, que c'est au mouvement déterminé dans l'esprit humain, par les préceptes de Bacon, par les conceptions de Descartes, et par les découvertes de Galilée, (mouvement qui n'était lui-même que le résultat final et inévitable de tous les travaux antérieurs), que doit être rapportée l'origine directe d'une philosophie vraiment positive, c'est-à-dire, entièrement dégagée de l'alliage théologique et métaphysique, qui avait plus ou moins altéré jusqu'alors le caractère des théories naturelles.

C'est pendant les deux siècles écoulés depuis cette mémorable époque, que les diverses branches de nos connaissances sont enfin parvenues à l'état positif. Mais s'il importe peu pour notre objet actuel, d'examiner par quels moyens ce passage s'est opéré, il est au contraire très-essentiel d'observer attentivement dans quel ordre nos différentes classes d'idées ont subi cette transformation; car cette notion est indispensable pour compléter la connaissance de la loi précédemment exposée.

Une marche fort simple et fort naturelle se manifeste à cet égard.

Nos diverses conceptions sont successivement devenues positives, dans le même ordre qu'elles avaient suivi pour devenir d'abord théologiques, et plus tard métaphysiques. Cet ordre est celui du degré de facilité que présente l'étude des phénomènes correspondans. Il est déterminé par leur complication plus ou moins grande, par leur indépendance plus ou moins entière, par leur degré de spécialité, et par leur relation plus ou moins directe avec l'homme; quatre motifs qui, quoiqu'ayant chacun une influence distincte, sont, dans le fond, inséparables. Or, voici, à cet égard, la classification dictée par la nature des phénomènes, telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Les phénomènes astronomiques sont à la fois les plus simples, les plus généraux et les plus éloignés de l'homme; ils influent sur tous les autres, sans être influencés par eux, du moins à un degré sensible pour nous; ils n'obéissent qu'à une seule loi, la plus universelle de la nature, celle de la gravitation. Après eux, viennent les phénomènes de la physique terrestre proprement dite, qui se compliquent des précédens, et qui, en outre, suivent des lois spéciales, plus bornées dans leurs résultats. Ensuite, les phénomènes chimiques, qui dépendent des uns et des autres, et dans lesquels on aperçoit de plus une nouvelle série de lois, celle des affinités, dont les effets sont moins étendus. Enfin, les phénomènes physiologiques, où l'on observe toutes les lois de la physique, soit céleste, soit terrestre, et de la chimie, mais modifiées par d'autres lois qui leur sont propres, et dont l'influence est encore plus limitée (1).

(1) Le principe de cette classification est tellement naturel qu'il

Il résulte de cette simple exposition, que les conceptions humaines, sous l'une quelconque des trois formes générales assignées précédemment, ont pu prendre une assez grande extension relativement aux phénomènes qui sont antérieurs dans cette échelle encyclopédique, sans être encore développées relativement aux suivans, puisque les premiers sont indépendans des seconds; tandis que, au contraire, elles n'ont pu commencer à se former par rapport à ceux-ci, sans avoir déjà acquis une certaine consistance par rapport aux autres, dont l'influence doit inévitablement être prise en considération dans toute théorie. Cette classification fixe donc d'une manière irrésistible l'ordre du développement de chacune des trois philosophies. Les faits sont conformes à ce principe, comme il est aisé de le vérifier : cela est surtout facile pour la philosophie positive, dont la formation, d'ailleurs toute récente, étant naturellement plus lente, offre des intervalles plus distincts.

---

a dû se présenter de lui-même, quand une fois il a été possible de considérer dans leur ensemble les connaissances physiques. Il est, aujourd'hui, plus ou moins explicitement indiqué dans tous les traités sur les diverses branches de la philosophie naturelle, et surtout dans ceux de physiologie : nous citerons, entr'autres, la *Théorie de la Botanique*, où M. Decandolle a développé cette idée avec beaucoup de précision et de régularité. Nous ne croyons pas inutile, sous le rapport philosophique, de remarquer avec quelle modestie les savans ont introduit une vue générale aussi importante, par son étendue, sa simplicité et son homogénéité, et qui cependant a été renfermé jusqu'ici dans les ouvrages purement scientifiques : tandis que, depuis l'Encyclopédie, le public est continuellement fatigué de ces classifications métaphysiques, annoncées avec tant d'emphase, qui unissent, par les rapprochemens les plus étranges, les doctrines les plus incompatibles entr'elles.

En observant, sous ce point de vue, la marche de l'esprit humain depuis deux siècles, on trouve qu'en effet l'astronomie est devenue la première une science positive; après elle, la physique, ensuite la chimie, et enfin, de nos jours, la physiologie. Tel est l'état présent du développement intellectuel.

Afin de connaître avec toute la précision nécessaire la véritable époque à laquelle est maintenant parvenue cette grande révolution, il faut distinguer, dans la dernière science (la physiologie) la section relative aux fonctions intellectuelles et affectives, d'avec celle qui comprend les autres fonctions organiques.

Ce n'est qu'après tous les autres que les phénomènes moraux sont sortis du domaine de la théologie et de la métaphysique, pour entrer dans celui de la physique. Rien sans doute n'était plus naturel d'après l'échelle encyclopédique établie ci-dessus. Mais si cette circonstance inévitable rend, à leur égard, la transformation moins sensible, elle n'en est pas moins réelle, quoiqu'encore inaperçue du plus grand nombre des esprits. Tous ceux qui sont vraiment au niveau de leur siècle, savent, par le fait, que les physiologistes considèrent aujourd'hui les phénomènes moraux, absolument dans le même esprit que les autres phénomènes de l'animalité. Des travaux fort étendus ont été entrepris dans cette direction, et se suivent avec ardeur depuis plus de vingt ans; des conceptions positives, plus ou moins fécondes, ont pris naissance; des écoles se sont formées spontanément pour les développer et les propager; en un mot, tous les signes de l'activité humaine se sont manifestés, à un degré non équivoque, par rapport à la physiologie morale. Il est inutile ici de prendre parti pour ou contre aucune des

diverses opinions qui se disputent aujourd'hui l'empire, sur l'espèce, le nombre, l'étendue et l'influence réciproque des organes assignables aux différentes fonctions, soit intellectuelles, soit affectives. Sans doute, la science n'a pas encore trouvé, sous ce rapport, ses bases définitives; et il n'y a de solidement établi que quelques généralités insuffisantes, quoique très-précieuses. Mais le fait même de cette diversité de théories, qui indique une incertitude inévitable dans toute science naissante, constate clairement que la grande révolution philosophique est effectuée pour cette branche de nos connaissances, comme pour toutes les autres, du moins dans les esprits qui forment à cet égard l'avant-garde du genre humain, et qui, tôt ou tard, sont suivis par la masse. Car, dans les divergences qui ont lieu, la méthode positive est reconnue, de part et d'autre, comme le seul instrument admissible; la formation d'une théorie physique, qui consiste ici dans la combinaison du point de vue anatomique avec le point de vue physiologique, est regardée dans toutes les opinions comme le seul but raisonnable; la théologie et la métaphysique sont, d'un commun accord, éliminées de la question, ou du moins elles n'y jouent aucun rôle important; et, quel que doive être le résultat final de la discussion, elle ne peut que diminuer encore leur activité. En un mot, les débats étant désormais renfermés dans le champ de la science, la philosophie n'y est plus intéressée.

Nous avons spécialement insisté sur ce dernier fait philosophique, d'abord parce qu'il est encore à peine remarqué et même souvent contesté, et surtout parce que, pour quiconque a bien compris notre classification des sciences, cette dernière observation présente à la fois

une nouvelle preuve irrécusable, quoique indirecte, et un résumé très-précis de l'ensemble du grand changement intellectuel.

Après avoir ainsi établi, par le fait, à quel point est arrivée aujourd'hui la formation de la philosophie positive, il faut examiner ce qui reste encore à faire pour la compléter.

La série naturelle des phénomènes fournit, pour ainsi dire d'elle-même, la réponse à cette question.

Les quatre grandes classes d'observations précédemment établies ne comprennent pas, du moins explicitement, tous les points de vue sous lesquels peuvent être considérés les êtres existans. Il y manque évidemment le point de vue social pour les êtres qui en sont susceptibles, et surtout pour l'homme; mais on voit, avec la même clarté, que cette lacune est la seule. Ainsi, nous possédons maintenant une physique céleste, une physique terrestre, soit mécanique, soit chimique, une physique végétale, et une physique animale : il nous en faut encore une dernière, la physique sociale, afin que le système de nos connaissances naturelles soit complet. Cette condition une fois remplie, nous pourrons, par un résumé général de toutes nos diverses notions, construire enfin une vraie philosophie positive, capable de satisfaire à tous les besoins réels de notre intelligence. Dès ce moment, la pensée humaine ne sera plus obligée, sur aucun point, de recourir à la méthode théologique ou à la méthode métaphysique; et celles-ci, ayant perdu leur dernière utilité, n'auront plus qu'une existence historique. En un mot, le genre humain aura entièrement terminé son éducation intellectuelle, et pourra désormais suivre directement sa destination définitive.

Telles sont les importantes considérations que nous devons maintenant développer.

Le cadre de ce journal ne nous permet pas de caractériser suffisamment l'esprit particulier et la méthode spéciale de cette dernière branche de la philosophie naturelle. Sur tous ces points, nous renverrons le lecteur à l'ouvrage annoncé au commencement du premier article. Nous nous bornerons ici à dire, pour prévenir toute confusion, que nous entendons par *physique sociale*, la science qui a pour objet propre l'étude des phénomènes sociaux (1), considérés dans le même esprit que les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques et physiologiques, c'est-à-dire, comme assujétis à des lois naturelles invariables, dont la découverte est le but spécial de ses recherches. Ainsi, elle se propose directement d'*expliquer*, avec le plus de précision possible, le grand phénomène du développement de l'espèce humaine, envisagé dans toutes ses parties essentielles; c'est-à-dire, de découvrir par quel enchaînement nécessaire de transformations successives, le genre humain, en partant d'un état à peine supérieur à celui des sociétés de grands singes, a été conduit graduellement au

(1) Les phénomènes sociaux, en tant qu'humains, sont sans doute compris parmi les phénomènes physiologiques. Mais quoique, par cette raison, la physique sociale doive nécessairement prendre son point de départ dans la physiologie individuelle, et se maintenir avec elle en relation continue, elle n'en doit pas moins être conçue et cultivée comme science entièrement distincte, à cause de l'influence progressive des générations humaines les unes sur les autres. Cette influence qui est, en physique sociale, la considération prépondérante, ne saurait être convenablement étudiée du point de vue purement physiologique.

point où il se trouve aujourd'hui dans l'Europe civilisée. L'esprit de cette science consiste surtout à voir, dans l'étude approfondie du passé, la véritable explication du présent, et la manifestation générale de l'avenir. Envisageant toujours les faits sociaux, non comme des sujets d'admiration ou de critique, mais comme des sujets d'observation, elle s'occupe uniquement d'établir leurs relations mutuelles, et de saisir l'influence exercée par chacun d'eux sur l'ensemble du développement humain. Dans ses rapports avec la pratique, écartant des diverses institutions toute idée absolue de bien ou de mal, elle les regarde comme constamment relatives à l'état déterminé de la société, et variables avec lui: en même temps elle les conçoit comme pouvant toujours s'établir spontanément par la seule force des antécédens, indépendamment de toute intervention politique directe. Ses recherches d'application se réduisent donc à mettre en évidence, d'après les lois naturelles de la civilisation combinées avec l'observation immédiate, les diverses tendances propres à chaque époque. Ces résultats généraux deviennent, à leur tour, le point de départ positif des travaux de l'homme d'état, qui n'ont plus ainsi d'autre objet réel que de découvrir et d'instituer les formes pratiques correspondantes à ces données fondamentales, afin d'éviter, ou du moins d'adoucir, autant que possible, les crises plus ou moins graves que détermine un développement spontané, quand il n'a pas été prévu. En un mot, dans cet ordre de phénomènes, comme dans tout autre, la science conduit à la prévoyance, et la prévoyance permet de régulariser l'action.

A cette description, nécessairement très-imparfaite, du caractère de la physique sociale, il faut ajouter, pour



que cet aperçu puisse avoir quelque utilité, l'indication sommaire du principe fondamental qui distingue la méthode positive particulière à cette science. Il consiste en ce que, dans la recherche des lois sociales, l'esprit doit indispensablement procéder du général au particulier ; c'est-à-dire ; commencer par concevoir, dans son ensemble, le développement total de l'espèce humaine, en n'y distinguant d'abord qu'un très-petit nombre d'états successifs ; et descendre ensuite graduellement, en multipliant les intermédiaires, à une précision toujours croissante, dont la limite naturelle consisterait à ne mettre qu'une seule génération d'intervalle dans la coordination des termes de cette grande série. Cette marche est essentiellement commune à toutes les parties de la physique des corps organisés ; mais elle est particulièrement obligée dans la physique sociale (1).

Telle est donc, autant que les bornes de cet article nous permettent de l'indiquer, la nature de la nouvelle science physique, destinée à compléter le système de nos connaissances positives. Après cette définition, qui nous a paru indispensable pour fixer les idées, il est facile d'expliquer pourquoi cette dernière branche de la philosophie naturelle n'a pas pu se former jusqu'ici, et pour-

(1) Au reste, il serait aisé de sentir très-nettement, par le fait même, en quoi consiste la physique sociale, si l'on regardait comme irrévocablement établie la loi fondamentale exposée dans notre premier article. Car, dans cette supposition, la science aurait déjà réellement commencé, du moins telle que nous la concevons. La découverte de cette loi, si l'on admet son exactitude, serait un premier pas direct en physique sociale, puisqu'elle présente un premier enchaînement naturel, le plus général possible, des phénomènes sociaux.

quoi elle doit inévitablement commencer aujourd'hui.

A ne considérer même les théories sociales que sous le rapport purement philosophique, elles ont dû, nécessairement, conserver plus long-temps que toutes les autres le caractère théologique et le caractère métaphysique, d'après la loi de formation établie ci-dessus. Car leurs phénomènes occupent évidemment le dernier rang dans notre échelle encyclopédique, comme étant, à la fois, les plus compliqués, les plus particuliers, les plus directs pour l'homme, et ceux qui dépendent de tous les autres. Il serait sans doute impossible de concevoir que l'esprit humain s'élevât à des idées positives sur les phénomènes sociaux, sans avoir préalablement acquis une connaissance assez étendue des lois fondamentales de l'organisation humaine. Or, cette connaissance suppose, de son côté, la découverte préliminaire des principales lois du monde inorganique. Et celles-ci, en outre, influent aussi directement sur le caractère et sur les conditions d'existence des sociétés humaines.

Les lecteurs habitués à la considération des lois naturelles, sentiront aisément toute l'étendue et toute la force de cette universelle et profonde relation. Pour n'indiquer ici que le cas le plus décisif, celui où le rapport est le moins apparent, il est aisé de se convaincre que les phénomènes astronomiques, par leur extrême généralité, exercent sur les phénomènes sociaux une influence prépondérante. Leurs lois ne sauraient éprouver le moindre changement qui n'apportât une altération profonde dans le mode d'existence et de développement des sociétés humaines. Qui ne voit, par exemple, que le fait du mouvement de la terre, d'abord méconnu, ensuite découvert, a dû influer au plus haut degré sur tout notre

système intellectuel? On peut même dire, que les plus simples circonstances de forme ou de position, insignifiantes dans l'ordre astronomique, ont une importance suprême dans l'ordre politique. Ainsi, qu'on suppose une variation de quelques degrés dans l'obliquité de l'écliptique, qui établirait une nouvelle distribution des climats; une augmentation ou une diminution légère dans la distance de la terre au soleil, qui ferait changer la longueur de l'année et la température du globe, et, par suite, vraisemblablement, la durée de la vie humaine; et une foule d'autres modifications analogues, dont l'importance astronomique serait presque nulle, on sentira que, au contraire, le développement humain ne peut plus être conçu, à beaucoup près, tel qu'il a eu lieu. Il est facile de multiplier à l'infini, et dans tous les genres, de telles suppositions, qui sont propres à mettre en évidence les relations effectives des divers ordres de phénomènes. Elles feront sentir que les conditions d'existence des sociétés humaines sont dans un rapport nécessaire et continu, non seulement avec les lois de notre organisation, ce qui est évident, mais aussi avec toutes les lois physiques ou chimiques de notre planète, et celles du système solaire dont elle fait partie. Ce rapport est tellement intime, que si quelque changement notable venait à s'introduire dans une seule de ces innombrables influences, de toute sorte, sous l'empire absolu desquelles nos sociétés subsistent, la marche du genre humain serait profondément altérée, en ne supposant même que des variations qui ne compromissent pas son existence.

Il est donc sensible que les phénomènes sociaux ne pouvaient point, par leur nature, être ramenés à des

théories positives, avant que cette révolution ne fût effectuée pour les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques et physiologiques. Comme, relativement à ces derniers, la transformation n'a eu lieu que de nos jours, et même qu'elle est encore à peine sentie pour les phénomènes moraux, dont la théorie est la plus indirectement indispensable à la physique sociale, on conçoit aisément pourquoi cette science n'a pas été possible jusqu'à présent.

Cette explication acquiert un nouveau degré de clarté, en considérant une autre circonstance tout-à-fait particulière aux phénomènes sociaux. En effet, leur étude positive, pour devenir possible, exigeait évidemment que la marche de l'espèce humaine fût assez avancée pour manifester d'elle-même aux observateurs quelques lois naturelles de succession. En essayant de mesurer la portée de cette condition, il nous semble que la base expérimentale de la physique sociale n'aurait pas eu une étendue suffisante, si elle n'avait pu embrasser la totalité du développement qui a eu lieu jusqu'ici dans le genre humain. Cette conjecture sera rigoureusement démontrée pour tous ceux qui admettront la loi exposée dans notre premier article; car cette loi ne pouvait se dévoiler qu'après que la révolution sur laquelle elle porte, aurait été en effet complètement subie par l'esprit humain, relativement à la majeure partie de nos idées, ce qui nous ramène exactement à l'époque assignée tout-à-l'heure par d'autres motifs.

Les mêmes considérations qui expliquent ce qui a empêché jusqu'ici la méthode positive de s'étendre aux théories sociales, prouvent non moins fortement que cette dernière partie de la grande rénovation intellectuelle doit nécessairement s'effectuer aujourd'hui.

L'esprit humain tend constamment à l'unité de méthode et de doctrine ; c'est pour lui l'état régulier et permanent ; tout autre ne peut être que transitoire. Il est impossible que nous employions habituellement une certaine méthode dans la plupart de nos combinaisons, et que nous ne finissions pas ou par y renoncer absolument, ou par l'étendre à toutes les autres. Ce dernier cas est le seul supposable, relativement aux méthodes dont l'expérience a établi la supériorité. Il y aurait donc contradiction à penser que l'esprit humain, élevé maintenant à raisonner d'une manière positive sur tous les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques et physiologiques, dût continuer toujours à raisonner théologiquement et métaphysiquement quand il s'agit des phénomènes sociaux. Quiconque a étudié le caractère intellectuel de l'homme, sentira qu'il ne peut en être ainsi. Il arrivera donc inévitablement, ou que l'astronomie, la physique, la chimie et la physiologie redeviendront métaphysiques et même théologiques ; ce qui serait absurde à supposer ; ou que la politique deviendra positive, ce qui est par conséquent indubitable.

Un philosophe du dix-neuvième siècle, qui a plus approfondi que personne la nature de l'ancien état du genre humain, M. de Maistre, a senti la nécessité de cette alternative, d'une manière très-convaincante. Il a fort bien vu que le développement des sciences naturelles tendait à détruire radicalement l'empire de la théologie et de la métaphysique ; il a compris que, pour être vraiment conséquent dans ses regrets sur la décadence de l'ancien système intellectuel et social, il devait hardiment remonter jusqu'à ces temps antiques, où il y avait unité dans l'esprit humain, par une subordination uniforme de

toutes nos conceptions à la philosophie surnaturelle (1).

Sans doute puisque toutes les sciences positives n'ont pas pu se former simultanément, il a dû exister des périodes plus ou moins longues pendant lesquelles l'esprit humain employait à la fois les trois méthodes, chacune pour un certain ordre d'idées (2). La philosophie métaphysique, érigeant en principe immuable, selon son usage, un état essentiellement passager, a établi, d'après ce fait, la maxime d'un partage fondamental et absolu entre la méthode théologique et la méthode positive, sous les noms abstraits de foi et de raison. Mais l'expérience prouve clairement qu'une telle doctrine n'a jamais servi qu'à étendre le domaine de la raison aux dépens du domaine de la foi, ce qui était du reste la destination naturelle de ce principe de transition, qui fut long-temps utile. Malgré cette trêve éternelle entre la théologie et la physique, celle-ci a toujours tendu de plus en plus à envahir le système entier de nos idées, et sa force a augmenté pour cela dans la proportion des conquêtes déjà

(1) Voyez, entr'autres, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, une comparaison très-remarquable entre le caractère de la science antique et celui de la science moderne.

(2) Cette confusion passagère et inévitable, est la principale difficulté que puisse éprouver la vérification de la loi exposée dans notre premier article. Mais, en observant que les trois méthodes n'ont jamais été employées à la fois pour le même ordre d'idées, la difficulté disparaîtra, si l'on a égard à l'ordre encyclopédique précédemment établi.

Le fait de cet état mixte est, d'ailleurs, la seule objection sérieuse qui ait été faite jusqu'ici, à notre connaissance, contre cette loi fondamentale. Encore cette objection n'est-elle présentée que par des esprits, malheureusement étrangers par leur éducation, aux sciences positives, quoique très-supérieurs en eux-mêmes.

effectuées. Comme il ne lui reste plus aujourd'hui qu'à s'emparer des idées sociales, il est donc évident qu'elle doit finir par les comprendre aussi dans son domaine, et même très-prochainement, si l'on apprécie l'immense pouvoir que lui donne sa domination exclusive sur toutes nos autres classes d'idées.

La conséquence tirée de cette considération d'unité devient encore plus sensible, en examinant la formation de la théorie théologique ou métaphysique relative aux phénomènes sociaux.

La philosophie superficielle du dix-huitième siècle a généralement représenté la doctrine sociale théologique comme l'œuvre de législateurs incrédules, qui n'y auraient vu qu'un instrument de domination. Sans insister ici sur l'absurdité choquante d'une telle supposition, qu'on n'a plus besoin de réfuter aujourd'hui, l'expérience nous montre, conformément à l'ordre général de formation établi au commencement de cet article, que la philosophie théologique s'est étendue aux phénomènes sociaux, et a pu, par suite, devenir un moyen d'organisation, uniquement en vertu de l'empire qu'elle avait d'abord acquis en expliquant tous les phénomènes des corps extérieurs et de l'homme lui-même. Cette explication est l'origine première et la condition fondamentale de l'ascendant général obtenu par le système théologique. La même relation s'observe toujours dans les diverses formes qu'il prend successivement. N'est-il pas évident, par exemple, qu'aussitôt que l'esprit humain a pu s'élever à l'idée d'une seule grande cause surnaturelle produisant tous les phénomènes du monde extérieur et les phénomènes individuels de l'homme, il n'a pas pu s'empêcher d'appli-

quer la même doctrine à la direction des sociétés ? il en a été de même encore, lorsque les conceptions humaines sont devenues métaphysiques. Quand cette transformation s'est opérée pour les idées astronomiques, physiques, chimiques et physiologiques, il eût été possible de prévoir qu'elle ne tarderait pas à s'étendre aux idées politiques. Il y a une connexion profonde, quoiqu'indirecte, entre les conceptions d'Aristote sur la physique céleste et terrestre, les doctrines scolastiques du moyen âge, et le Contrat Social de Rousseau; c'est le même esprit, embrassant un nouvel ordre d'idées. Ainsi, les théories sociales ayant toujours été, de fait, en relation intime et nécessaire avec celles des autres phénomènes, les transformations qui ont pu avoir lieu jusqu'ici pour les premières ayant constamment suivi celles éprouvées par les secondes, il en doit être de même (et, à plus forte raison, vu la discordance plus grande) du changement qui a fait passer celles-ci à l'état positif, et qui, par conséquent, ne peut manquer de se manifester aussi dans la doctrine relative aux phénomènes politiques.

Tous les symptômes, généraux ou particuliers, qui peuvent signaler une telle révolution, se sont, en effet, déjà prononcés avec une énergie bien suffisante pour ne laisser aucun doute sur son prochain accomplissement.

La prépondérance totale obtenue dans le siècle dernier par la métaphysique relativement aux idées sociales, est un signe irrécusable de la décadence complète de la théologie. D'un autre côté, le dégoût profond qui se manifeste généralement pour la politique métaphysique depuis l'expérience de la révolution française, et qui n'a pas cependant ramené les esprits aux doctrines théo-

logiques, est un indice non moins certain de la prochaine formation de la politique positive, seule capable de déterminer un assentiment universel de la part d'intelligences devenues aussi rebelles au pouvoir des abstractions qu'à l'autorité des oracles, et qui ne veulent plus céder qu'à la force des faits.

On peut même avancer que des tentatives directes, plus ou moins complètes, ont déjà été conçues par les penseurs les plus distingués, pour satisfaire à ce nouveau besoin de l'esprit humain. Tel est, essentiellement, le caractère des travaux du grand Montesquieu. D'abord, dans son ouvrage sur les Romains, et surtout ensuite dans l'*Esprit des lois*, il s'est efforcé de rattacher les uns aux autres les phénomènes politiques, et de saisir les lois de leur enchaînement. Cette tentative était sans doute trop prématurée pour pouvoir réussir ; mais le fait seul constate clairement la tendance de l'esprit humain. Plus tard, Condorcet s'est élevé dans la même direction, à la conception directe et définitive, en se proposant d'étudier le développement successif de l'espèce humaine; et, quoique l'exécution de ce projet ait été radicalement manquée, il n'en montre pas moins combien le besoin a été senti. On doit considérer sous le même point de vue les efforts tentés en Angleterre dans le siècle dernier pour perfectionner la nature de l'histoire, en lui donnant le caractère explicatif, ou scientifique, au lieu du caractère descriptif, ou littéraire, qu'elle avait eu jusqu'alors. En Allemagne, les travaux de Kant (1) et de Herder sur la philosophie de

(1) Kant, dans un petit ouvrage écrit en 1784, et dont le titre même est très-remarquable (*Introduction à une histoire générale de*

l'histoire, et, postérieurement, la formation, parmi les jurisconsultes, d'une école qui conçoit la législation comme toujours déterminée nécessairement par l'état de la civilisation, manifestent avec la même évidence la tendance générale de notre siècle vers les doctrines positives en politique. Un goût exclusif pour les ouvrages qui montrent plus ou moins ce caractère, se prononce chaque jour davantage ; et, ce qui est une observation très-décisive, il domine même l'esprit de parti. Les hommes qui s'efforcent le plus de rétablir la théologie dans son ancien empire, cédant, à leur insu, au génie du siècle, tiennent à honneur d'employer surtout à l'établissement de leurs opinions l'autorité des considérations sitives. (1)

L'époque est donc enfin venue où, en dernier résultat de tous ses travaux antérieurs, l'esprit humain peut compléter l'ensemble de la philosophie naturelle, en ramenant les phénomènes sociaux après tous les autres à des théories positives. Les diverses tentatives préliminaires que nous venons d'indiquer rapidement, suffisent pour signaler cette opération, et pour la rendre immédiatement praticable, mais elles la laissent toute entière à effectuer. Telle est la grande tâche philosophique ré-

---

l'espèce humaine), a formellement établi que les phénomènes sociaux doivent être regardés comme aussi réductibles à des lois naturelles que tous les autres phénomènes de l'univers.

(1) Si, par exemple, le livre *du Pape* a, comme on n'en saurait douter, une grande valeur philosophique, il la doit essentiellement à ce que, par une contradiction fondamentale, l'auteur s'est attaché, autant qu'il a pu, à n'employer dans ses raisonnemens que la méthode positive, et n'a fait qu'un usage secondaire des considérations puisées dans la philosophie théologique ou métaphysique.

servée au dix-neuvième siècle, par la marche naturelle de notre développement intellectuel.

Quand ce travail sera terminé, ou plutôt quand il sera assez avancé pour que l'esprit humain soit désormais regardé comme irrévocablement engagé dans cette nouvelle direction, nous pourrons enfin et nous devrons même procéder à la construction d'un système général des connaissances humaines, dont tous les élémens seront alors développés.

Depuis et avant l'Encyclopédie du dix-huitième siècle, il a été fait dans ce but une foule de tentatives, dont aucune n'a réussi. Chaque jour on en voit naître de nouvelles, qui n'ont pas plus de succès, et qui ne servent qu'à constater le besoin qu'éprouve profondément notre intelligence de mettre de l'ordre et de l'unité dans ses acquisitions. La nullité de tous ces efforts tient à ce que les diverses connaissances humaines n'ayant pas eu toutes jusqu'ici le même caractère, il a été nécessairement impossible de les combiner en un système unique. On a pu construire, à d'autres époques, une encyclopédie théologique ou métaphysique, et en effet, par exemple, tous les systèmes des philosophes grecs étaient, pour leur siècle, autant d'encyclopédies. On pourra construire plus tard une encyclopédie positive, quand la physique sociale aura pris quelque consistance. Mais vouloir, comme on l'a toujours prétendu jusqu'ici, former une encyclopédie à la fois théologique, métaphysique, et positive, c'est vouloir composer un ensemble avec des élémens qui s'excluent mutuellement. Il n'est pas étonnant que des entreprises aussi mal conçues aient fini par discréditer un tel projet parmi tous les bons esprits. Mais il ne saurait plus en être de même, quand une fois, la science

sociale étant devenue positive, et la théologie avec la métaphysique chassées de leur dernier asyle, le système de nos idées ne se composera plus que d'élémens homogènes. Alors il suffira de résumer les connaissances relatives aux divers ordres de phénomènes, pour découvrir immédiatement leur enchaînement naturel, et former par là une véritable philosophie positive, bien plus complète et bien mieux liée que n'ont jamais pu l'être la philosophie métaphysique, et même la philosophie théologique qui, provisoires de leur nature, n'ont été à aucune époque rigoureusement universelles.

Cette vaste entreprise, que le siècle actuel verra sans doute accomplie, doit être regardée comme le dernier acte et le but final de la grande révolution, commencée par Bacon, par Descartes et par Galilée. Elle est indispensable, comme la seule base spirituelle possible du nouvel état social vers lequel l'espèce humaine tend si fortement aujourd'hui. Car ce n'est que par sa force d'ensemble qu'une doctrine quelconque peut parvenir à diriger la société. Tant que les conceptions positives resteront isolées entre elles, tant qu'elles ne se présenteront pas à l'esprit comme les diverses parties d'un système unique et complet, elles pourront conserver une très-grande importance dans les cas particuliers, elles pourront même lutter avec beaucoup d'avantage contre l'autorité politique de la théologie et de la métaphysique, mais elles ne sauraient les remplacer dans la direction suprême de l'ordre social. Le perfectionnement de nos connaissances exige indispensablement, sans doute, qu'il s'établisse, dans le sein de la science, une division de travail permanente, et même que la spécialisation des recherches de chacun soit poussée aussi loin que pos-

sible. Mais il est tout aussi incontestable que la masse de la société, qui a continuellement besoin de tous ces divers résultats à la fois, et qui ne peut ni ne doit nullement s'inquiéter de ce mécanisme intérieur, a besoin, pour adopter exclusivement les doctrines scientifiques comme guides habituels, de ne voir en elles que des branches diverses d'un seul et même tronc. Cette condition n'est pas moins indispensable, relativement au corps scientifique lui-même, pour l'unité et l'homogénéité de son action politique, qui sera toujours très-faible quand elle ne sera pas concentrée. Ainsi, tant que cet état de choses subsistera, la théologie et la métaphysique, malgré leur décrépitude évidente, conserveront encore, en raison de leur seule généralité, des prétentions légitimes à la souveraineté morale.

Cette dernière considération nous ramène, par une autre voie, à la nécessité de la physique sociale. Dans les motifs précédemment employés pour la démontrer, nous avons à dessein écarté le point de vue de l'organisation sociale, afin de fixer toute l'attention sur le mouvement philosophique qui devait, à lui seul, déterminer ce changement. Mais la conclusion déduite de cet ordre unique de considérations est singulièrement fortifiée, si l'on a égard, comme on le doit, aux grands besoins politiques de la société actuelle. Nous nous bornerons ici à une simple indication sur cette partie importante de la question, que nous traiterons plus tard d'une manière spéciale.

La société est évidemment, aujourd'hui, sous le rapport moral, dans une véritable et profonde anarchie, reconnue par tous les observateurs, quelles que soient leurs opinions spéculatives. Cette anarchie tient, en der-

nière analyse, à l'absence de tout système prépondérant, capable de réunir tous les esprits en une seule communion d'idées. Les conceptions positives ont acquis une étendue suffisante pour annuler de fait l'influence politique de la théologie, et même de la métaphysique, sans être encore devenues assez générales, pour être susceptibles de les remplacer dans la direction spirituelle de la société. Il résulte de cette opposition fondamentale et continue, que les esprits, n'ayant plus aucun lien réel, divergent sur tous les points essentiels, avec cette licence que doit produire l'individualité non comprimée. De là l'absence complète de morale publique; par suite, le débordement universel de l'égoïsme, et la prépondérance des considérations purement matérielles; et, pour dernière conséquence nécessaire, la corruption érigée en système de gouvernement, comme étant le seul moyen d'ordre applicable à une population, devenue sourde à tout appel fait au nom d'une idée générale, et sensible uniquement à la voix de l'intérêt privé. Pour terminer radicalement ce désordre qui, s'il pouvait se prolonger, n'aurait d'autre issue que l'entière dissolution des rapports sociaux, la seule manière est de le détruire dans son principe, en ramenant, par un procédé quelconque, le système intellectuel à l'unité. Or, cela ne peut se faire que de deux manières : ou bien en rendant à la philosophie théologique (car il est inutile de parler ici de la métaphysique, qui ne serait jamais qu'une transition) toute l'influence qu'elle a perdue; ou bien en complétant la philosophie positive, de façon à la rendre capable de remplacer définitivement la théologie. C'est à ces termes simples que se réduit aujourd'hui la grande question sociale. Si donc on regarde comme démontrée l'impossi-



bilité de rétablir la théologie dans toute l'étendue de son ancien empire (et certes personne n'en doute plus) il n'y a pas d'autre solution admissible que la formation définitive de la philosophie positive. Il ne s'agit pas d'examiner si cela est avantageux ou déplorable, si une telle opération est difficile ou aisée, si elle doit exiger beaucoup ou peu de temps. Toutes ces questions oiseuses sont écartées par cette décision fatale de l'observation : il n'y a plus d'autre issue pour la société, il faut donc mettre immédiatement la main à l'œuvre. Et d'ailleurs, les autres considérations indiquées dans cet article, montrent que cette révolution dernière, qui doit enfin rétablir dans la société un ordre stable, loin d'être aussi supérieure qu'on l'imagine aux forces actuelles de l'esprit humain, est tellement préparée par les antécédens, qu'elle en est devenue inévitable.

Ainsi, la formation de la physique sociale, qui, sous le rapport purement intellectuel, a été déjà démontrée comme indispensable pour arriver à un système philosophique complet, n'est pas moins nécessaire, sous le rapport politique, pour produire une éducation sociale entièrement homogène, qui puisse servir de base à une hiérarchie fixe et régulière. Ces deux grandes conditions sont, évidemment, la conséquence l'une de l'autre. Car, l'éducation et la philosophie sont en relation intime et nécessaire, vu l'impossibilité d'élever une société autrement que sous l'influence du système d'idées prépondérant. L'éducation sociale a été d'abord théologique, et plus tard, métaphysique, parce que la philosophie a été successivement l'une et l'autre. Elle est aujourd'hui, à la fois, théologique, métaphysique, et positive, parce que la philosophie affecte simultanément ces trois caractères,

relativement aux divers ordres d'idées; ou, plutôt, il n'y a aujourd'hui ni éducation, ni philosophie réelles, par cela même qu'il y en a trois, qui s'excluent mutuellement. Enfin, dans la nouvelle ère sociale où l'espèce humaine est près d'entrer, la philosophie, et par suite, l'éducation générale, doivent devenir entièrement positives. Ces deux grandes opérations, dont la première doit servir de base à la seconde, correspondent au même besoin fondamental de la civilisation actuelle, considéré sous deux faces différentes, le besoin d'une doctrine et d'une direction.

Pour nous, ce travail est déjà entrepris, car nous regardons la physique sociale comme ayant aujourd'hui même un commencement d'existence, et ce point de vue dominera toujours dans nos considérations philosophiques. Mais nous ne demandons pas à nos lecteurs de partager immédiatement notre conviction à cet égard. Nous désirons seulement porter toute leur attention sur cette marche naturelle et continue de l'esprit humain qui l'engage toujours plus avant dans la philosophie positive; nous espérons leur faire sentir que l'époque est arrivée où cette révolution doit inévitablement s'étendre aux théories sociales; et enfin, leur prouver que son accomplissement est le seul moyen réel de rétablir dans la société un ordre moral; sans prétendre engager aucune discussion oiseuse, sur le degré précis d'opportunité, ni sur le mode détaillé de ce changement.

Les considérations présentées dans cet article et dans le précédent, nous amènent naturellement à envisager les sciences sous un nouveau point de vue.

Elles ne sont pas seulement, à nos yeux, la base rationnelle de l'action de l'homme sur la nature. Leur

importance, sous ce rapport, quoiqu'assurément fort grande, n'est qu'indirecte et secondaire. Elle n'explique pas suffisamment l'intérêt profond que l'esprit humain, par un instinct admirable, a toujours pris à leurs théories les plus abstraites, sans aucune vue d'utilité matérielle, et qui subsiste aujourd'hui dans toute sa force, malgré la prépondérance vicieuse accordée depuis trois siècles au point de vue purement pratique.

Nous regardons, avant tout, les sciences, même dans leur état actuel, comme ayant pour destination directe et principale de satisfaire à ce besoin fondamental qu'éprouve notre intelligence, d'un système de conceptions positives sur les différens ordres de phénomènes qui peuvent être le sujet de nos observations.

Considérées dans le passé, les sciences ont affranchi l'esprit humain de la tutelle exercée sur lui par la théologie et par la métaphysique, et qui, indispensable à son enfance, tendait ensuite à la prolonger indéfiniment. Considérées dans le présent, elles doivent servir, soit par leurs méthodes, soit par leurs résultats généraux, à déterminer la réorganisation des théories sociales. Considérées dans l'avenir, elles seront, une fois systématisées, la base spirituelle permanente de l'ordre social, autant que durera sur le globe l'activité de notre espèce.

Ce résumé général présente l'existence sociale des savans sous un point de vue qui s'éloigne des idées ordinaires. Il nous reste donc à le développer pour avoir un premier aperçu complet de la grande révolution morale qui tend aujourd'hui à s'accomplir dans le genre humain.

AUGUSTE COMTE,
Ancien élève de l'École Polytechnique.

(La suite très-prochainement.)

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES

SUR LES SCIENCES ET SUR LES SAVANS (1).

(Troisième article.)

Par la conclusion de l'article précédent, nous avons été conduits à reconnaître que la marche naturelle de l'esprit humain appelle désormais les savans à une nouvelle existence politique. Pour apprécier convenablement le caractère et l'importance de ce changement, il est indispensable de considérer, d'une manière générale, l'enchaînement historique des principales transformations qui ont eu lieu jusqu'ici dans la position sociale de la classe scientifique, aux divers âges de la civilisation.

L'histoire politique des savans, envisagée dans son ensemble, présente trois grandes époques qui correspondent exactement à l'état, d'abord théologique, ensuite métaphysique, et enfin positif, de la philosophie humaine, qui est le sujet de notre premier article. Nous devons nous borner ici à une exposition sommaire de cette nouvelle série de faits généraux, qui sera spécialement développée dans la seconde partie de l'ouvrage annoncé au commencement de ces articles.

Le premier système social dans lequel l'esprit humain ait pu commencer à faire des progrès réels et durables, a eu pour caractère fondamental la confusion du pouvoir temporel avec le pouvoir spirituel, ou, plus exactement, la subordination complète de l'un par rapport à l'autre. En termes plus précis, il a consisté essentiellement dans la prépondérance générale et absolue d'une caste savante, organisée sous l'influence de la philosophie théologique.

(1) Voyez le n° 8 du *Producteur*.

Toute société primitive, en tant que son développement est indigène et spontané, manifeste une tendance naturelle vers une telle organisation. Mais ce régime n'a pu s'établir complètement et acquérir une grande consistance, que dans les pays où, par une combinaison favorable de circonstances, de climat et de position (que ce n'est pas ici le lieu d'expliquer), la philosophie théologique a pu prendre de bonne heure toute son extension, et obtenir par suite un ascendant irrésistible sur les autres parties du système social. Ces conditions ont été remplies en Égypte, dans la Chaldée, dans l'Indostan, dans le Thibet, dans la Chine, et dans le Japon; auxquels on peut joindre le Pérou, et probablement aussi le Mexique, quelques générations avant la découverte de l'Amérique.

En ne considérant cet état de société que sous le rapport abstrait, on est surtout frappé de ce profond caractère d'unité et de liaison qui domine alors si complètement dans le système intellectuel. Jamais, depuis cette époque, l'esprit d'ensemble ne s'est manifesté au même degré, et il ne pourra être retrouvé dans l'avenir que par la construction directe de la philosophie positive.

L'homogénéité des conceptions humaines, alors uniformément théologiques, est, sans doute, la cause première de cette systématisation absolue. Mais cette cause, qui a été universelle, n'a pas produit partout un tel effet, du moins à un degré aussi éminent. Il fallait, en outre, l'organisation du corps scientifique, particulière à cet état social.

Par le fait seul de l'existence d'une caste savante, on peut dire qu'il s'était établi dès-lors entre la théorie et la pratique une division régulière et permanente; mais, en premier lieu, cette division était incomplète sous un rapport très-important, puisqu'elle ne s'étendait pas aux combinaisons sociales. En second lieu, il n'existait aucune distribution de travail déterminée dans le domaine de la théorie. Telle est la nature spéciale de cette première organisation scientifique.

L'universalité des connaissances, qui est, aujourd'hui,

si justement regardée comme une ambitieuse chimère, était alors, au contraire, le caractère dominant des membres de la corporation spirituelle. Dans les rangs supérieurs de la hiérarchie, chaque ministre du culte était, à la fois, astronome (ou plutôt astrologue), physicien, médecin, ingénieur même, et aussi législateur et homme d'état. En un mot, les noms de prêtre, de philosophe et de savant, qui, plus tard, ont pris des exceptions si différentes, étaient alors rigoureusement synonimes; la combinaison de ces trois caractères est marquée dans la personne de Moïse, qu'on peut regarder comme le type le plus connu de ce premier état de l'esprit humain.

Il est facile de s'expliquer cet état d'universalité, car il dépend directement des mêmes causes qui ont déterminé la prépondérance de la caste savante, et il est, au moins, aussi inévitable. Si une combinaison quelconque de circonstances physiques a permis aux conceptions humaines, dans certains pays, un développement assez rapide pour qu'elles aient pû se systématiser très-promptement sous la forme théologique, il a dû, évidemment, résulter de cette rapidité même que, à l'époque de la coordination, les diverses branches des connaissances n'étaient pas encore assez étendues pour exiger ou pour admettre une division réelle et stable.

Mais cette universalité de travaux ne coïncide pas seulement, par une relation nécessaire, avec la suprématie sociale de la caste savante; elle en est aussi le plus ferme soutien. Le crédit obtenu par les prêtres comme astronomes, médecins et ingénieurs, est la base de leur autorité politique; et, réciproquement, le pouvoir dont ils jouissent est une condition indispensable au développement de leurs spéculations scientifiques.

C'est dans la nature de cette organisation spirituelle qu'il faut chercher la véritable explication première de la vigueur et de la consistance admirables qui ont toujours si fortement caractérisé ce système social primitif, par comparaison à tous ceux qui ont existé depuis. Dans un ordre où tout se tient tellement que, pour attaquer une

partie quelconque, il faudrait ébranler directement l'ensemble, doit-on être étonné de cette énergie de résistance qui a constamment surmonté jusqu'ici l'action de toutes les forces connues? Aussi cet état de société doit-il être regardé comme la véritable époque du triomphe du système théologique. Quelque puissance réelle que ce système ait montré depuis, on peut dire, sans exagération, qu'après cette période il a été en décadence continue. C'est jusque-là que l'espèce humaine devrait remonter, si si elle pouvait rétrograder.

En reconnaissant que le régime théocratique était, à la fois, la conséquence nécessaire et la condition indispensable des premiers progrès de l'esprit humain, on ne peut se dissimuler que, par sa nature, il tendait à devenir un obstacle permanent et presqu'invincible à des progrès plus étendus. Soit qu'il y ait une incompatibilité nécessaire entre l'extrême solidité du système social et sa perfectibilité, soit plutôt que la combinaison de ces deux grandes propriétés fût seulement supérieure aux moyens que l'homme a pu employer jusqu'ici, il est certain que les peuples les plus fortement organisés ont fini par être presque stationnaires. C'est ce qui a eu lieu dans tous les pays où la théocratie avait pu s'établir complètement. L'explication en est facile.

Il n'y a de perfectionnement possible pour l'esprit humain que par la séparation des travaux. Le système théocratique n'avait lui-même de valeur, sous le rapport intellectuel, que comme étant le seul moyen d'organiser sur des bases régulières et stables un commencement de division entre sa théorie et la pratique. Mais cette division première qui, une fois fixée, était, par le caractère du système, irrévocable, avait besoin d'être poussée beaucoup plus loin pour permettre indéfiniment le développement des facultés humaines. Tel était le vice radical de ce régime primitif.

Les divers ordres de nos conceptions ne peuvent point, par leur nature, se développer avec la même

rapidité. Nous avons établi dans le second article la succession nécessaire qui se manifeste constamment dans leur formation. On voit par là que cette organisation scientifique, en vertu de laquelle toutes les diverses théories sont cultivées à la fois par les mêmes esprits, ne doit pas tarder à s'opposer fortement au perfectionnement de nos connaissances, puisqu'elle ne comporte de progrès que ceux qui peuvent être simultanés pour toutes les parties du système intellectuel.

Cette conclusion est singulièrement fortifiée si, avec le point de vue purement philosophique, on combine le point de vue politique de la fusion du pouvoir temporel dans le pouvoir spirituel, qui caractérise cette première époque sociale. Car, par cette seule cause, tout grand perfectionnement des théories humaines devient impossible comme tendant au renversement total et immédiat de l'ordre politique. Quels progrès importans pourrait-on espérer, sous un régime en vertu duquel toute découverte essentielle doit être nécessairement envisagée, non-seulement comme un acte d'impiété, mais encore comme une sédition directe? La philosophie théologique était, dans ces premiers temps, et elle a même toujours été jusqu'ici, la seule capable de diriger la société. Ainsi, tant que le pouvoir temporel n'a été qu'une dérivation du pouvoir spirituel, et même tant que les théories physiques et les doctrines sociales n'ont pas été entièrement séparées, les premières n'auraient pas pu sortir de l'état théologique sans détruire les bases de la société.

Si donc les progrès de l'esprit humain n'ont été possibles à l'origine qu'au moyen du premier degré de division du travail régularisé par le régime théocratique; il est évident que les progrès ultérieurs ont exigé, non moins indispensablement, une division beaucoup plus détaillée, qui n'a pu s'établir que sous un régime tout différent. Il fallait, par dessus tout, que la culture de l'esprit humain devînt indépendante de la direction im-

médiate de la société, afin que la division et le perfectionnement de nos connaissances pussent avoir lieu sans compromettre l'existence de l'ordre politique.

Le développement naturel des diverses théories aurait, sans doute, fini par déterminer spontanément cette séparation, même dans les théocraties, quoique, par les motifs précédens, un tel changement dût y être considérablement retardé. Il semble, en effet, impossible que, au bout d'un temps quelconque, pour si lents qu'on suppose les progrès, la difficulté toujours croissante d'embrasser continuellement, dans toute son étendue, le système universel des idées humaines, ne conduise pas à une spécialisation de plus en plus grande. On peut même observer dans les castes savantes des diverses théocraties quelques commencemens d'une division perfectionnée. Mais la marche des événemens n'a permis à aucune théocratie connue une existence assez prolongée pour qu'on y puisse observer le développement d'une telle révolution. Heureusement pour la civilisation humaine, la nouvelle organisation scientifique s'est établie par une voie beaucoup plus rapide.

C'est dans la Grèce qu'a été accompli ce changement si indispensable pour les destinées futures de l'esprit humain. Par la manière dont les connaissances furent introduites de l'Egypte et de l'Orient dans cette contrée, elles s'y trouvèrent, dès l'origine, entièrement extérieures à l'ordre social. L'activité militaire, vers laquelle tendaient nécessairement les sociétés grecques, y rendait impossible l'établissement durable de la théocratie pure. En même temps, d'autres causes mettaient de trop puissans obstacles au libre et plein développement de cette activité, pour qu'elle pût absorber exclusivement, comme à Rome, toutes les grandes forces intellectuelles. Par cet heureux ensemble de conditions, la division entre la théorie et la pratique fut immédiatement beaucoup plus complète qu'elle ne l'était dans les théocraties, et la théorie elle-même put se subdiviser librement. Il se forma une classe d'hommes, aussi purs de toute ambi-

tion politique que dégagés de toute occupation matérielle, et voués à une existence entièrement philosophique. Partant des premières connaissances de tout genre amassées par les castes sacerdotales, leur but unique et constant fut de cultiver aussi complètement que possible le domaine de l'esprit humain. Cette mémorable révolution dans l'organisation du corps scientifique, est résumée pour l'observateur par la distinction tranchée qui s'établit, dès ce moment, entre le nom de philosophe et celui de prêtre. A ce nouvel état, correspond, abstraitement, le caractère métaphysique qui commence alors à se manifester nettement dans le système intellectuel.

A l'origine de cette seconde organisation, il n'y eut de progrès réel qu'en ce que l'existence de la corporation spirituelle était devenue purement spéculative, et complètement affranchie de toute participation à la conduite des affaires publiques. Du reste, les premiers sages de la Grèce n'introduisirent pas plus de spécialité dans leurs recherches théoriques que les castes sacerdotales, si ce n'est que, dès le commencement, ils assignèrent aux beaux-arts, comme plus développés, un domaine tout-à-fait séparé. Mais, malgré cette confusion, encore inévitable alors, la grande condition était remplie, et la division des connaissances humaines ne tarda pas à s'établir graduellement d'elle-même, à mesure que leur développement devenait plus étendu.

Les philosophes avaient d'abord espéré pouvoir mener de front le perfectionnement des conceptions sur l'homme moral et sur la société, avec celui des théories relatives aux phénomènes physiques. La suite de leurs travaux rendit enfin sensible la nécessité d'une séparation totale entre ces deux ordres de recherches. Les premiers essais pour perfectionner les théories sociales, dans lesquels on peut déjà observer une certaine tendance vague à les dépouiller du caractère théologique, firent comprendre que cette transformation était encore beaucoup trop supérieure aux forces de l'esprit humain.

Les écoles philosophiques dont les spéculations avaient pris plus particulièrement cette direction, reconnurent que, sous ce rapport, et surtout eu égard aux besoins de l'organisation sociale, il était impossible d'aller au-delà de cette grande généralisation de la doctrine théologique, à laquelle était déjà parvenue depuis long-temps la classe supérieure des hiérarchies sacerdotales. Dès-lors, les connaissances relatives au monde extérieur et à l'homme physique, comme susceptibles, par leur nature, d'un perfectionnement plus rapide, et, en même temps, comme liées moins directement à l'ordre politique, furent entièrement séparées des doctrines sociales. Celles-ci restèrent théologiques, tandis que les autres devinrent métaphysiques, et se rapprochèrent, par conséquent, davantage de l'état positif.

Ce fut ainsi que s'établit, peu à peu, une organisation spirituelle, entièrement différente de celle des castes sacerdotales. Les noms de savant et de philosophe, qui, d'abord, en se séparant de celui de prêtre, étaient restés équivalens entr'eux, devinrent à leur tour, parfaitement distincts l'un de l'autre. Le premier ne s'appliqua dès lors qu'aux penseurs livrés à la culture des connaissances physiques, et dont l'existence isolée, même en spéculation, du mouvement de la société, fut encore plus purement théorique que celle des premiers sages de la Grèce (1). Le second ne désigna plus que ceux qui s'occupaient exclusivement des études morales et sociales, et qui, désormais, s'efforcèrent de participer toujours davantage au gouvernement spirituel. En un mot, la distinction est, dès cette époque, essentiellement la même que

(1) A cette époque on peut voir dans Archimède le type parfait de la classe scientifique proprement dite. L'activité si purement spéculative de cette classe, est sans doute, bien caractérisée par le tableau que font les historiens de la mort sublime de ce grand homme. Mais elle l'est encore plus profondément, par l'admirable naïveté avec laquelle il s'excuse envers la postérité d'avoir momentanément sacrifié son génie à des découvertes d'une utilité matérielle.

celle qui subsiste encore aujourd'hui. Les deux classes étaient tellement séparées, qu'elles ne tardèrent pas à devenir rivales, dans les derniers âges de la philosophie grecque. C'est vers le siècle d'Alexandre que la division commença à se prononcer ouvertement. Elle a été profondément caractérisée par deux grandes séries de travaux, ceux d'Aristote dans la direction spécialement scientifique, et ceux de Platon dans la direction philosophique proprement dite. La formation du musée d'Alexandrie, si différent des anciennes écoles grecques, est un témoignage irrécusable de cette séparation, en même temps qu'elle contribua puissamment à la développer.

C'est au moyen de cette division, qu'ont eu lieu tous les progrès ultérieurs de l'esprit humain. Les sciences, entièrement isolées, ont pu désormais s'étendre, se subdiviser et se perfectionner, et devenir peu à peu positives de métaphysiques qu'elles étaient à l'origine de cette période, sans troubler l'économie sociale. La philosophie, concentrant ses forces sur un point unique, a pu déterminer dans la masse des nations policées, le passage du polythéisme au théisme, et développer ainsi dans toute son énergie la puissance des doctrines théologiques pour civiliser le genre humain.

Cette organisation spirituelle, née dans la Grèce, a été le premier fondement du système social établi douze siècles après, et qui a eu pour caractère essentiel cette admirable division du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, par laquelle il fut si supérieur au système théocratique. Le germe de cette division existait, sans doute, dans l'activité purement spéculative des sectes philosophiques au sein des populations grecques. Pour qu'il pût se développer, il fallait d'abord, que la séparation entre les sciences et la philosophie permît à celle-ci de tendre librement à la réunion des diverses écoles d[illegible] [illegible] commun. Ce but une fois atteint, la [illegible] n'a [illegible] exigé qu'une grande condition tempo-[illegible] [illegible]encer à déterminer directement une [illegible] organisation sociale. Cette condition consistait

dans la décadence du système de conquête, produite par la réunion de tout le monde civilisé sous une seule dénomination, résultat de la prépondérance de Rome. Quand ces deux bases fondamentales ont été posées, la marche des événemens a pu accélérer ou retarder le développement du système social du moyen âge; mais il a dû nécessairement finir par se constituer.

Si la première origine de ce système doit être rapportée à l'organisation de l'esprit humain dans la Grèce, on y découvre aussi la cause primitive de la décadence qu'il a subie pendant les quatre derniers siècles. Par la séparation absolue établie entre les sciences et la philosophie, le système théologique n'a pu être en rapport avec les connaissances spéciales, que dans l'état où elles se trouvaient quand ce système a pris son caractère définitif. Il lui était nécessairement impossible de se prêter à leurs progrès ultérieurs. Lorsque celles-ci ont commencé à devenir positives, l'incompatibilité intellectuelle entre la théologie et la physique n'a pas tardé à prendre un caractère politique, et à se prononcer plus ou moins ouvertement comme hostilité fondamentale entre le pouvoir spirituel et la classe scientifique, constituée primitivement en dehors du système social (1). Tel est le grand schisme originaire qui fut, plus tard, le mode général de la désorganisation de ce régime.

---

(1) Quelques penseurs très distingués, qui sentent la véritable cause de la décadence du système théologique, voudraient, aujourd'hui, pour le restaurer, le refondre avec les sciences; tel est, surtout, le caractère des opinions philosophiques de M. le baron d'Eckstein. Mais c'est méconnaître l'observation fondamentale que nous venons d'indiquer. Quand même l'hétéréogénéité radicale de la théologie et de la physique ne rendrait pas leur combinaison absolument impossible, il faudrait, pour l'effectuer, pouvoir recommencer successivement en sens inverse toutes les modifications parvenues depuis Platon, dans l'organisation spirituelle de la société. Sans doute, l'Europe actuelle ne saurait redevenir égyptienne. Nous développerons spécialement plus tard l'examen de cette opinion, la seule de toutes celles produites jusqu'ici qui touche directement au fond de la grande question sociale, et qui mérite par conséquent, une discussion sérieuse.

Platon interdisait l'entrée de son école à tous les hommes étrangers à la géométrie, la seule science qui eût alors un caractère prononcé. Pendant près d'un siècle, ses disciples eurent une grande part au perfectionnement de cette branche de nos connaissances. Mais bientôt l'impérieuse nécessité manifesta pleinement l'impossibilité de concilier cet ordre de recherches, avec les travaux philosophiques que cette secte regardait justement comme les plus importans qu'elle pût entreprendre, et comme lui étant spécialement destinés par sa constitution primitive. Elle devint peu à peu, et pour toujours, parfaitement étrangère au mouvement scientifique. Archimède, Apollonius, Hipparque, les trois grands mathématiciens de l'antiquité, n'étaient certainement pas des platoniciens.

Pendant long-temps, l'opposition fondamentale entre les sciences et la philosophie n'a pas été assez profonde pour que leur rivalité pût compromettre le système théologique. Quand elle a commencé à se faire sentir, elle a même été dangereuse pour les sciences avant de l'être pour la théologie. Saint Augustin tente, il est vrai, de réfuter les raisonnemens des astronomes d'Alexandrie sur la sphéricité de la terre; et une telle entreprise de la part d'un aussi grand esprit montre clairement jusqu'à quel point était parvenu dès-lors l'isolement entre la philosophie et les sciences. Mais on reconnaît en même temps que cette discussion est pour lui purement philosophique, et que, comme membre du pouvoir spirituel, il n'y attache nullement l'importance majeure de celle qui fut déterminée plus tard par les découvertes de Copernic et de Galilée.

La réorganisation de l'état social sous l'influence du théisme, était une opération trop capitale pour ne pas attirer presque exclusivement toutes les forces intellectuelles, et commander par-dessus tout l'attention et l'estime de la société. Aussi, pendant sa longue durée, les sciences furent-elles comparativement très-négligées, du

moins dans l'Occident (1). D'ailleurs, la lenteur même de leurs progrès permettait aisément aux membres du pouvoir spirituel de se tenir à leur niveau, sans que le caractère théologique en fût aucunement altéré.

Mais lorsque la nature du système social eût été définitivement développée par les travaux du grand pape Hildebrand et de ses premiers successeurs : alors le germe de dissolution que ce système contenait dès sa naissance, commença bientôt à devenir sensible. Les forces principales de l'esprit humain et l'attention publique, se reportant peu à peu sur les sciences, déterminèrent dans cette direction de grands et rapides progrès. Dès ce moment, le pouvoir spirituel ne tarda pas à décliner, surtout quand le caractère positif des nouvelles connaissances eût commencé à se marquer.

Vainement le clergé témoigna-t-il d'abord un empressement fort honorable à s'emparer du nouveau domaine intellectuel. Des volontés individuelles ou même collectives, quelque puissantes qu'elles fussent, ne pouvaient prévaloir contre l'inflexible nature des choses, qui établissait une incompatibilité absolue entre la théologie et la physique, ni contre ce caractère d'isolement des sciences, si profondément imprimé à la philosophie théologique du moyen âge, dès son origine, et qui s'était depuis continuellement développé. On finit par sentir généralement que la culture des connaissances positives ne pouvait appartenir de plein droit qu'à des esprits qui leur fussent entièrement dévoués, et qui n'eussent pas à soutenir des doctrines hétérogènes (2).

---

(1) On regarde ordinairement cette sorte de délaissement des sciences, comme une conséquence des invasions des Barbares. Mais il est évidemment, très-antérieur. Il se manifesta dès les premiers siècles du christianisme, par l'état de langueur où tomba le musée d'Alexandrie. On voit même des marques très-sensibles de cette tendance, à partir du moment où le platonicisme commença à triompher des autres sectes philosophiques. L'éloignement et même l'animosité réciproque des savans et des philosophes proprement dits, se développèrent dès-lors toujours davantage.

(2) Plus tard, la nouvelle série d'efforts tentés avec tant de per-

Les grands efforts du clergé dans le douzième et le treizième siècles, pour s'emparer des théories naturelles à leur naissance, furent singulièrement favorables à leurs progrès, puisque cette corporation etait alors la seule dont les membres pussent se livrer sans obstacles à l'activité spéculative. Mais ils ne changèrent, ni ne pouvaient changer le caractère sacerdotal. Si quelques ecclésiastiques se vouèrent entièrement à cette nouvelle classe de travaux, ils cessèrent d'être prêtres pour devenir savans, sans que l'opposition naturelle des deux systèmes intellectuels en fût nullement diminuée. En pensant aujourd'hui à Albert-le-Grand et à Roger-Bacon, c'est comme physiciens qu'on les considère, et non pour se rappeler que l'un était archevêque, et l'autre moine.

L'incompatibilité des théories naturelles et de la philosophie théologique, ne tarda pas à se manifester clairement peu de temps après ces deux hommes illustres, par la lenteur qu'apporta généralement le clergé dans cette nouvelle étude, et même par l'espèce d'aversion instinctive qu'elle lui inspira bientôt. On trouve une marque sensible de ces dispositions, dans l'obligation où les rois furent, de bonne heure et de plus en plus, d'instituer pour les sciences un enseignement spécial, sous leur protection immédiate, et entièrement indépendant de l'autorité ecclésiastique. C'est de cette époque que datent la première extension de la métaphysique aux idées morales et sociales, et aussi les premières tentatives directes d'opposition aux doctrines du clergé. Par l'influence de ces divers ordres de faits, la séparation et l'opposition entre la science et la théologie furent désormais, à tous les yeux, pleinement et irrévocablement établies. Les luttes plus sensibles encore, qui eurent lieu depuis, ne firent que développer continuellement cet antagonisme.

---

sévérance et d'habileté par les jésuites, pour s'emparer du domaine des sciences, et qui n'a pas eu plus de succès que l'ancienne, a rendu encore plus sensible l'impossibilité radicale de cette entreprise.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails de cette exposition. Il suffit d'avoir constaté que depuis l'époque où la philosophie théologique du moyen âge est parvenue à produire complètement l'organisation sociale correspondante, son activité a été essentiellement défensive; qu'un nouvel ordre spirituel a pris naissance par le développement des théories naturelles, qui ont ordinairement attiré dès-lors les plus grandes forces intellectuelles; que les connaissances positives ont pénétré de plus en plus dans l'éducation générale; en un mot, que les savans, tenus en dehors du pouvoir spirituel, ont acquis peu à peu tout l'empire perdu successivement par le clergé.

Que leur reste-t-il à faire pour constituer, à leur tour, un nouveau pouvoir spirituel, non moins puissant, à sa manière, que l'ancien? Nous l'avons déjà expliqué dans le second article. Il faut compléter le système des connaissances naturelles, en formant la physique sociale, et, par suite, procéder directement à la construction finale de la philosophie positive. C'est ainsi et seulement ainsi que la science, reprenant un caractère entièrement général, pourra devenir apte à suppléer à l'impuissance de la théologie pour le gouvernement moral de la société.

Cet aperçu de l'avenir des sciences conduit à considérer une troisième organisation du corps scientifique, qui correspond à l'état positif de la philosophie, comme l'organisation grecque à son état métaphysique, et comme l'organisation égyptienne ou asiatique à son état théologique. Les savans, parvenus enfin à construire leur philosophie propre, s'incorporeront de nouveau à la société pour en être les directeurs spirituels, suivant un mode absolument différent du mode théocratique. Il nous reste à indiquer le travail intérieur qui doit s'effectuer pour cela dans la classe scientifique. Les bornes de cet article ne nous permettent de présenter que très-sommairement cette importante exposition. Nous reviendrons, plus tard, d'une manière spéciale, sur chacune de ses parties essentielles.

C'est surtout le système intellectuel positif qui exige et provoque la division du travail. Depuis son origine, l'étude des théories naturelles a été constamment en se subdivisant de plus en plus entre les divers esprits qui s'en occupent. Par le fait seul de son accroissement indéfini, elle continuera nécessairement à se subdiviser toujours davantage. Il ne saurait donc être question d'imprimer aux savans le caractère de généralité qui leur manque encore, par une universalité de travaux analogue à celle des castes sacerdotales, et qui serait évidemment impossible, vu l'étendue actuelle de chaque ordre de connaissances; quand même on supposerait qu'un tel projet pût être tenté. C'est, au contraire, par une application plus complète du principe de la division du travail, que ce perfectionnement indispensable peut être obtenu. Il s'agit uniquement d'attribuer l'étude sociale et la philosophie devenues positives, à une nouvelle section du corps scientifique. Cette classe sera distincte de toutes les autres, mais seulement autant que celles-ci le sont entr'elles. Elle sera continuellement contrainte, par la nature de ses doctrines, de se tenir avec elles en relation directe et continue, comme celles-ci le seront réciproquement à son égard par une éducation générale précédant pour chacune l'éducation spéciale.

En observant la formation intérieure du corps scientifique, on peut constater que, sous ce rapport d'organisation, comme sous celui des doctrines, il ne s'agit que de conduire jusqu'à son entier accomplissement une révolution qui s'est toujours développée de plus en plus jusqu'ici. Cela est aisé à concevoir d'après l'ordre encyclopédique établi dans notre second article. En effet, les diverses classes de savans, quoique toutes spéciales, ne le sont pas au même degré. Les géomètres sont naturellement les plus spéciaux, parce que leur science ne s'appuie sur aucune autre, étant, au contraire, la base de toute la philosophie naturelle. Quand on passe aux astronomes, on trouve déjà plus de généralité dans les connaissances, parce que, outre l'étude directe des phéno

mènes qu'ils considèrent, ils sont nécessairement assujétis à l'emploi continu des sciences mathématiques. Les physiciens proprement dits sont encore moins spéciaux, puisque la nature de leurs études exige un recours permanent aux méthodes mathématiques, et une connaissance directe des lois générales du système du monde. Par un motif semblable, les chimistes qui remplissent les conditions imposées par la nature des phénomènes qu'ils étudient, ont nécessairement un degré de généralité encore plus grand. Enfin, les physiologistes, occupés de phénomènes dont les lois se compliquent avec celles de tous les autres, sont naturellement les moins spéciaux de tous les savans, étant obligés de posséder une connaissance, au moins générale, des sciences mathématiques, astronomiques, physiques et chimiques. Les savans en physique sociale ne feront que s'élever nécessairement, dans la même direction, à un degré immédiatement supérieur à celui des physiologistes. Etudiant une classe de phénomènes qui, par leur nature, dépendent des lois de tous les précédens, ils auront indispensablement besoin d'une éducation préliminaire qui les familiarise avec la connaissance des méthodes et des résultats principaux de toutes les autres sciences positives, seule base rationelle de leurs travaux propres. Ayant ainsi constamment sous les yeux l'ensemble des connaissances physiques, ils seront inévitablement conduits à construire directement la philosophie positive, aussitôt que leur science spéciale aura fait assez de progrès pour ne plus absorber exclusivement toute leur activité (1).

---

(1) Au reste, pour terminer cette question de l'universalité, sur laquelle on a tant discuté, il faudrait, ce nous semble, distinguer entre l'universalite active et l'universalité passive. La première conduit à vouloir perfectionner simultanément toutes les branches des connaissances humaines; elle est évidemment absurde et chimérique. La seconde consiste, en se bornant à la culture spéciale d'une seule science, à posséder assez de notions exactes sur toutes les autres, pour en bien comprendre l'esprit, et pour sentir profondément leurs relations avec celle dont on s'occupe exclusivement. Celle-là est non-seulement possible, mais même indispensable à un degré quel-

En même temps que cette nouvelle classe de savans se formera, il devra s'opérer aussi dans le corps scientifique une sous-division importante, indispensable à la précision de son caractère philosophique, et, par suite, à la fermeté de son action politique. Elle consistera dans un nouveau et dernier perfectionnement de la division générale entre la théorie et la pratique. Cette division est encore incomplète, en ce que le caractère d'ingénieur a toujours été plus ou moins mêlé avec celui de savant, qu'il altère fortement, même aujourd'hui. A l'origine des théories naturelles, cette confusion était sans doute inévitable; en même temps elle était indispensable, afin de faire apprécier leur importance à des esprits encore trop grossiers pour comprendre toute utilité théorique qui n'est pas susceptible d'être immédiatement matérialisée. Mais, aujourd'hui, cette relation directe et permanente n'est plus nécessaire. C'est surtout par leur importance philosophique que les sciences devront être désormais jugées. Aussi, les savans, loin d'avoir à restreindre leur sentiment profond de la dignité théorique, doivent, au contraire, résister avec obstination à toutes les tentatives qui pourraient être faites, vu l'esprit trop pratique du siècle actuel, pour les réduire à de simples fonctions d'ingénieurs. Mais c'est surtout par des doctrines convenables qu'ils peuvent éteindre définitivement des prétentions qui conserveront nécessairement une certaine légitimité, tant que les rapports entre la théorie et la pratique n'auront pas été régulièrement organisés, par un système de conceptions spécialement adapté à cette destination. Ce système, les savans seuls peuvent le construire, puisqu'il doit dériver de leurs connaissances positives sur la relation entre le monde extérieur et l'homme. Cette grande opération est indispensable pour constituer la classe des ingénieurs, comme corporation distincte, ser-

conque; elle existe de fait, plus ou moins, dans les diverses classes de savans, d'après ce que nous venons d'exposer; elle doit se développer complètement chez ceux qui se destineront à la physique sociale.

vant d'intermédiaire permanent et régulier entre les savans et les industriels pour tous les travaux particuliers (1)

Tels sont donc, en aperçu, les diverses doctrines nécessaires pour compléter l'organisation moderne du corps scientifique, et que déjà l'article précédent nous a montrées comme indispensables pour terminer la formation du système intellectuel propre au nouvel état de l'esprit humain. Sans doute, ces travaux ne seront pas exécutés par les savans actuels, dont les forces sont irrévocablement engagées dans des recherches très-importantes, qu'il serait absurde et funeste de vouloir interrompre. Mais ils ne sauraient être, par leur nature, utilement entrepris que par des esprits élevés sous l'empire des diverses méthodes positives, familiarisées avec les principaux résultats de toutes les sciences physiques, et assujétis à la sanction directe et continue du corps scientifique existant. C'est, surtout, la formation plus ou moins prompte de cette nouvelle classe de savans, qui

(1) On peut aisément reconnaître dans le corps scientifique, tel qu'il existe aujourd'hui, un certain nombre d'*ingénieurs*, distincts des savans proprement dits. Cette classe importante a dû nécessairement se former la dernière, quand la théorie et la pratique, parties de points si opposés, ont été assez avancées l'une et l'autre pour se donner la main. C'est ce qui rend son caractère distinct si peu tranché encore. Quant à ses doctrines propres, qui doivent lui donner une existence nettement spéciale, il n'est pas facile d'en indiquer la véritable nature, car il n'y en a jusqu'ici que quelques rudimens. Nous ne connaissons que la conception de l'illustre Monge sur la géométrie descriptive qui puisse en donner une idée exacte, comme étant la théorie générale immédiate des arts de construction. C'est une suite de conceptions analogues, relatives à toutes les autres grandes opérations pratiques rationellement analysées, qui doit former le corps de doctrine propre aux ingénieurs. Cette formation suppose naturellement que la construction de la philosophie positive est déjà avancée jusqu'à un certain point, car toute grande application aux arts exige ordinairement la combinaison de connaissances qui se rapportent à la fois à plusieurs points de vue scientifiques.

L'établissement de la classe des ingénieurs, avec son caractère propre, a d'autant plus d'importance que cette classe sera sans doute l'agent direct et nécessaire de la coalition entre les savans et les industriels, par laquelle seule pourra commencer directement le nouveau système social.

déterminera naturellement la rapidité de ces travaux complémentaires, destinés à investir enfin le système positif de la suprématie spirituelle que la marche invariable du genre humain lui assigne dans l'avenir.

Quand ces divers travaux seront assez avancés pour avoir pris un caracatère irrévocable, on verra l'éducation sociale tomber d'elle-même pour toujours entre les mains des savans. Déjà, tout est préparé pour cette grande révolution. Les connaissances naturelles sont enfin devenues, à tous les yeux, et deviendront de plus en plus l'objet principal de l'enseignement. Si le système régulier de l'instruction publique ne répond pas suffisamment à ce pressant besoin des esprits actuels, ils en cherchent la satisfaction au dehors, et ils parviennent à l'y trouver. Les gouvernemens, continuant à seconder, comme ils l'ont fait, dès l'origine, cette tendance universelle, créent dans ce but une foule de nouveaux établissemens spéciaux. Depuis les degrés supérieurs de l'instruction théorique jusqu'aux plus simples rudimens destinés aux intelligences les moins cultivées, ils s'efforcent, par tous les moyens qui sont à leur disposition, d'imprimer aux esprits le caractère positif (1). En un

(1) On n'a pas, ce nous semble, considéré du point de vue con- venable et avec toute l'attention nécessaire la suite d'efforts faits, particulièrement depuis trente ans, par les divers gouvernemens européens pour propager dans toutes les classes de la société l'ins- truction scientifique, par des institutions spéciales, indépendantes des universités régulières. Ce mouvement s'est d'abord marqué par la fondation d'une école (l'école polytechnique) qui a présenté cette innovation philosophique d'un établissement d'instruction théorique, d'un haut degré de généralité, et dont néanmoins le ca- ractère positif est absolument pur de tout mélange théologique et métaphysique. Ce mouvement s'est depuis continué sans interruption avec une intensité toujours croissante. En ce moment, la classe ouvrière est immédiatement appelée à y participer, par les institu- tions dont, M. Charles Dupin, en France, et M. le docteur Birk- beck en Angleterre, ont été les plus zélés promoteurs, et que les gouvernemens encouragent puissamment. Des établissemens sem- blables vont avoir lieu même en Russie, il en existe déjà en Autriche et en Prusse; et dans quelques années toute l'Europe en

mot, les mesures politiques qui peuvent véritablement contribuer à cette régénération, sont déjà essentiellement développées. Il ne manque que la grande condition philosophique sans laquelle tous ces efforts partiels, quelque suivis qu'ils fussent, ne sauraient avoir aucun résultat très-important, la formation des doctrines positives générales ci-dessus indiquées.

L'ensemble des considérations présentées dans cet article, peut être envisagé comme une première ébauche de la question du pouvoir spirituel, traitée seulement du point de vue philosophique. Après avoir ainsi posé, par avance, les principes de la discussion, nous pourrons maintenant examiner directement dans toutes ses parties cette grande question, la plus fondamentale qu'on puisse agiter aujourd'hui. Tel sera l'objet d'une nouvelle série d'articles.

AUGUSTE COMTE,
Ancien élève de l'école Polytechnique.

Lettre d'un habitant de la Martinique, sur l'émancipation de Saint-Domingue et sur le moyen de prévenir l'insurrection des esclaves dans les colonies Françaises (1).

L'ESCLAVAGE est pour l'homme de toutes les races un état faux, violent, et par conséquent provisoire, dont il

sera couverte. Leur influence ne saurait manquer de déterminer la fondation d'instituts analogues et plus élevés pour les classes supérieures de l'industrie, ainsi qu'on peut commencer à le reconnaître en Angleterre.

C'est peut-être par cette voie toute directe que l'éducation sociale pourra être entièrement régénérée, quand les doctrines nécessaires seront formées. Car, il serait, probablement, trop embarrassant de refondre les universités, en partant de leur état actuel. Nous aurons, sans doute, occasion de revenir plus tard sur cette série de faits, qui nous paraît digne de fixer l'attention des observateurs.

(1) Brochure in-8, chez Sautelet, libraire, place de la Bourse.